

VOLUME III - N° 4
UNESCO
19 V 1950
PARIS

Prix : 20 frs. — 10 cents (U. S.) — 6 pence (U. K.)

1^{er} MAI 1950

Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE



LE VISAGE INNOMBRABLE DE L'ENFANCE

Il est dans la nature des choses que les enfants ne gagnent jamais une guerre — et il est aussi dans la nature des choses que toutes les guerres se fassent contre les enfants. Certains en sont parfois les victimes directes et y perdent la vue, un bras, la vie même; tout comme les soldats. Mais tous sont

“ VICTIME DE LA GUERRE ”

marqués par leurs premières années vécues sous le signe de la brutalité. Ceci a été dit et répété tant de fois que l'on pourrait croire comprise enfin leur leçon de fraternité. Les obstacles restent pourtant nombreux sur la route des hommes de bonne volonté qui — comme ceux que l'UNESCO réunit ce mois-ci à Florence — veulent éloigner la menace que l'incompréhension entre les peuples fait peser sur ceux que le langage populaire appelle depuis toujours « les victimes innocentes de la guerre ».

L'UNESCO DONNE RENDEZ-VOUS A LA PAIX SUR LES BORDS DE L'ARNO (La Cinquième Session de la Conférence générale)... Page 5

“ TOUT LE MONDE NE FAIT PAS COMME NOUS ” par le Professeur Ina TELBERG, interprète à l'O.N.U. Pages 6 et 7



L'INSTITUT INTERNATIONAL DU THEATRE est l'une des 100 Organisations mondiales non gouvernementales qui ont conclu des accords avec l'UNESCO et qui collaborent à son œuvre. Cet organisme, qui a entrepris la création dans chacun des Etats membres d'un Centre National du Théâtre, tiendra, le mois prochain, à Paris, son troisième Congrès annuel; celui-ci sera marqué par une conférence et une exposition consacrées à l'architecture théâtrale dans les différents pays du monde. La photographie que nous publions ci-dessus nous montre M. René Thomas, secrétaire de l'exposition, et M. Pierre Sonrel, architecte parisien, étudiant quelques maquettes de l'exposition et des modèles en réduction de certaines salles de théâtre.

DEPUIS cent ans, les aspirations communes des hommes ont fait naître, dans le monde entier, un millier d'organisations internationales, dont plus de 900 ont un caractère non gouvernemental. Certaines se placent sur le plan religieux ou professionnel, d'autres rassemblent des philosophes ou des éducateurs, des savants, des juristes, des jeunes gens ou des femmes.

Aujourd'hui, par l'entremise des institutions spécialisées : OMS, OAA et UNESCO, les Nations Unies travaillent en collaboration étroite avec beaucoup de ces groupements indépendants. A l'heure actuelle, 100 organisations non gouvernementales indépendantes ont conclu des arrangements consultatifs avec l'UNESCO ; leurs activités et leurs compétences spécialisées facilitent l'accomplissement de la mission de celle-ci.

Les arrangements consultatifs permettent aux organisations indépendantes d'envoyer des observateurs aux Conférences générales de l'UNESCO, de se faire représenter aux réunions et aux conférences techniques dont le thème les intéresse, et de participer aux travaux des Comités consultatifs de l'UNESCO.

Mais la forme la plus importante que revêt la coopération de l'UNESCO avec ces groupements non gouvernementaux, c'est l'entreprise d'activités de nature à servir les fins qui leur sont communes. Par exemple, plusieurs organisations féminines internationales ont présenté des rapports spéciaux à une conférence convoquée par l'UNESCO pour étudier les moyens de donner aux femmes une chance égale d'éducation. Certains de ces organismes, comme l'Alliance internationale des femmes, la Fédération internationale des femmes diplômées des universités, et l'« Internationale de la Porte ouverte » ont recommandé à l'UNESCO d'inciter les gouvernements à assurer l'éducation et la formation de tous leurs habitants, sans faire de distinction au détriment des femmes. Des résolutions de ce genre sont à l'origine de progrès aussi importants que le vote des femmes.

La Conférence permanente des Hautes-Etudes internationales prépare actuellement, grâce à une subvention de l'UNESCO, une collection de monographies sur les Idéaux et valeurs nationaux de 17 pays ; elle a déjà terminé l'étude culturelle de douze d'entre eux. L'Office international des Universités qui est en cours d'organisation sous les auspices de l'UNESCO sera une institution indépendante, qui bénéficiera d'arrangements consultatifs, et fournira aux universités du monde entier toutes informations relatives à l'enseignement supérieur.

L'UNESCO exige notamment en tout premier lieu que les associations qui bénéficient d'arrangements consultatifs, et reçoivent souvent d'elle des subventions en vue de poursuivre leur tâche ou de coopérer à l'exécution de tel ou tel de ses projets spéciaux, aient un caractère réellement international, et des objectifs conformes aux principes exposés dans son Acte consultatif. Ainsi, l'une des Commissions de l'Union inter-parlementaire travaille avec l'UNESCO à l'analyse et à l'amélioration des manuels scolaires qui trop souvent, dans le passé, ont fourni aux préjugés nationaux l'appui d'arguments fallacieux.

En certains cas, l'UNESCO a favorisé la création de fédérations de vaste envergure, qui se chargent d'associer directement à l'œuvre de l'Organisation des groupements indépendants. L'une d'entre elles, le Conseil international de la Philosophie et des Sciences humaines, a été fondée en 1949. Certains des groupements affiliés à ce Conseil réunissent à leur tour plusieurs associations qui se consacrent à une branche particulière des études culturelles.

L'une des plus représentatives de ces fédérations est l'Union académique internationale, fondée en 1919, dont les membres représentent aujourd'hui 22 pays différents. On peut se demander au premier abord, quel intérêt présente l'établissement d'un Dictionnaire de la terminologie du Droit international, mais un moment de réflexion permet de saisir l'importance de ce travail — que l'UNESCO a encouragé

Avant le Congrès de Florence CENT ORGANISATIONS INTERNATIONALES APPORTENT LEUR CONCOURS A L'UNESCO

A l'occasion de la Conférence générale de l'UNESCO qui s'ouvre ce mois-ci à Florence, un autre Congrès réunira dans la capitale toscane les délégués de cent Organisations internationales non gouvernementales. Dans une série d'articles spéciaux, dont nos lecteurs trouveront le premier ci-dessous, nous tenterons de mettre en lumière l'importance de la collaboration que ces Organisations apportent à l'œuvre de l'UNESCO, en même temps que les nombreuses possibilités offertes de ce fait à des milliers d'hommes de bonne volonté de tous les pays, de mettre en commun leurs activités et leurs connaissances au service d'une paix agissante et constructive.

par l'octroi d'une subvention. En effet, il est impossible d'établir un accord juridique si les juristes de différentes nationalités attachent, en traduisant un document, des significations différentes au même mot. Le cas s'est produit, lors de la préparation d'un important accord administratif intergouvernemental ; le mot français « mandat » qui désigne un contrat juridique en vertu duquel l'une des parties est subordonnée à l'autre, a en effet été utilisé pour traduire le mot anglais « trusteeship ».

La Fédération internationale des Associations d'études classiques prépare la réalisation d'un des grands projets de l'UNESCO, la traduction des grandes œuvres littéraires, en dressant

une liste de textes grecs et latins, avec l'indication des traductions qui en ont été faites et des ouvrages consacrés à chacune de ces œuvres.

Les travaux de ces 100 organisations internationales sont aussi divers et aussi spécialisés que peuvent l'être les différentes formes de la curiosité, de la pensée et de l'activité humaines. Dans chaque cas, la nature même de leur mission les oblige à collaborer sur le plan international, et le programme de l'UNESCO, qui vise non pas seulement à rendre les guerres impossibles, mais à faire régner dans le monde une paix active et constructive, leur fournit des buts d'intérêt commun et l'occasion d'établir une coopération féconde.

HOMMAGE A DEUX GRANDS LEADERS DE "L'INTERNATIONALE DES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ"

LÉON BLUM



HAROLD LASKI



LES hommes qui ont été intimement mêlés à leur époque prennent trop facilement l'aspect de personnages sans complexité, tout entiers consacrés à une idée, à une action. De Léon Blum, on serait tenté de donner ainsi l'image sommaire que les trente années de sa vie publique nous offrent d'abord : celle d'un homme politique conduit, aussi bien comme chef de parti que comme chef de gouvernement, par l'idée socialiste à laquelle il s'était consacré. Ce serait oublier de longues années d'apprentissage. Car, lorsque Léon BLUM entra, en 1919, à la Chambre des Députés, il avait quarante-sept ans.

Critique brillant, poète aussi, il s'était d'abord fait remarquer par ses activités littéraires. De 1919 à 1940, Léon BLUM fut, au Parlement français et dans le monde, une des figures les plus représentatives de la pensée socialiste, un de ceux qui luttèrent le plus sincèrement pour l'établissement d'une société plus juste et pacifique.

Son action, autant que sa personne, le désignait donc à la haine des puissances d'oppression. Interné par le gouvernement de Vichy, il fut livré aux nazis qui, en 1943, le déportèrent près de Buchenwald.

C'est là, dans la maison où il était enfermé, que, un jour, on installa clandestinement un poste de radio. Quand il voulut entendre à nouveau la voix du monde libre, celle qui lui parvint d'abord fut la voix de Harold LASKI. Ce grand professeur, cet illustre socialiste anglais s'adressait alors de Londres aux hommes libres qui pouvaient l'entendre. Et il leur parlait d'un homme libre — libre par l'esprit — de Léon BLUM, dont il ne savait plus rien, sinon qu'il avait été déporté. Harold LASKI, de vingt ans plus jeune que Léon BLUM, devait mourir quelques semaines avant lui, le 24 mars 1950.

Léon BLUM fut libéré par les armées alliées. Il revint en France et consacra ses dernières forces aux tâches qui avaient occupé la plus grande partie de sa vie. En novembre 1946, il devait présider la première conférence générale de l'UNESCO, s'associant ainsi à un effort de paix auquel il s'était depuis si longtemps consacré.

Perpétuellement préoccupé, non pas seulement d'une doctrine purement intellectuelle, mais du sort de l'homme se fait et qui lui est fait, Léon BLUM devait terminer sa vie par un acte significatif : à la veille de sa mort, il signait un télégramme demandant la libération d'un groupe de réfugiés politiques. Il rendait ainsi la conclusion de ses efforts conforme à celle de son dernier livre : « Lorsque l'homme se trouble et se décourage, il n'a qu'à penser à l'humanité. »

HAROLD LASKI est mort. Il était si vivant qu'on n'arrive pas à y croire ni à s'y faire. L'écho de sa voix cordiale retentira longtemps dans la mémoire de tous ceux qui, à l'UNESCO, collaborèrent avec lui à la réorganisation de la « Société des Esprits ». Professeur de sciences politiques à l'Université de Londres, membre du Comité exécutif du Parti travailliste, auteur de nombreux et brillants ouvrages sur la démocratie et le socialisme, Harold LASKI a été l'un des collaborateurs les plus dévoués et les plus appréciés de l'UNESCO dans ses premiers projets. Consulté, au printemps de 1947, parmi tant d'autres philosophes, sociologues, théoriciens, sur les fondements philosophiques d'une Déclaration universelle des Droits de l'Homme, il fut l'auteur d'un essai brillant et courageux. Devant la division du monde actuel qui menace l'homme d'anéantissement et qui dicte à l'UNESCO ses plus difficiles efforts, il écrivait : « Dans ces circonstances, ce serait commettre une grave erreur de jugement que de publier une Déclaration des Droits qui ne se proposerait pas expressément d'unir, et non point de séparer, les hommes appartenant à différentes sociétés politiques. Une telle Déclaration devra, par conséquent, souligner les similitudes, et non point les différences, des théories sociales rivales, qui soulèvent actuellement des discussions si passionnées. »

Il parut nécessaire d'inviter LASKI aux Comités d'experts que l'UNESCO consacra à l'étude de la question des Droits de l'Homme. Il prit part à ces délibérations avec l'ardeur qu'il mettait en toute chose. Militant, il l'était toujours et surtout, obstiné, combatif, mais avec de perpétuelles étincelles d'humour qui transformaient sa vivacité. La félicité d'expression qui était une partie de ses dons était aussi une partie de sa joie. Il n'a jamais envoyé à l'UNESCO une ligne d'écrit, posé une question, indiqué un problème, sans que s'y marquât l'affectueuse confiance qu'il avait dans cette Organisation.



Le « Courrier de l'Unesco » est une publication périodique internationale consacrée aux travaux de l'UNESCO et au progrès de l'éducation, de la science et de la culture dans le monde.

Jusqu'ici, le service de notre journal a été fait gratuitement à certaines personnes. Afin de pouvoir atteindre un public plus étendu dans les quelque cinquante pays où il est distribué et d'où il reçoit ses informations, le « Courrier » demande à ses lecteurs un geste qui leur coûtera plus d'effort que d'argent.

Le prix de l'abonnement est de 200 francs français, ou de un dollar ou 5 shillings.

ABONNEZ-VOUS ! Parlez « Courrier » à vos amis et recueillez des abonnements.

Ecrivez directement au siège de l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris, ou à notre dépositaire dans votre pays.

- Argentine : Editorial Sudamericana S. A. Alsina 500, Buenos-Aires.
- Australie : H. A. Goddard Ltd., 255 a, George St., Sydney.
- Belgique : Librairie encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles, IV.
- Bésil : Livraria Agir Editora, Rua México 98-B, Caixa postal 3291, Rio-de-Janeiro.
- Canada : The Ryerson Press, 299 Queen Street West, Toronto.
- Chili : Libreria Lope de Vega, Moneda 924, Santiago de Chile.
- Colombie : Monsieur Emilio Royo Martin, Carrera 9 a, 1791, Bogotá.
- Cuba : La Casa Belga, M. René de Smet, O'Reilly, La Havane.
- Danemark : Einar Munksgaard, 6, Nørregade, Copenhague.
- Egypte : Librairie James Cattian, 38, rue Kasr el Nil, Le Caire.
- France : Unesco, 19, avenue Kléber, Paris (16^e).
- Grande-Bretagne : H.M. Stationery Office : Londres : York House, Kingsway - Manchester 2 : 39-41 King Street, - Edimbourg 2 : 13a Castle Street - Cardiff : 1 St. Andrew's Crescent. - Bristol 1 : Tower Lane. - Belfast : 80 Chichester Street.
- Grèce : Eleftheroudakis, Librairie internationale, Athènes.
- Hongrie : IBUSZ, Akadémian. 10, Budapest V.
- Inde : Oxford Book and Stationery Co., Scindia House, La Nouvelle Delhi.
- Israël : Leo Blumstein, Book and Art Shop, 35 Allenby Road, Tel Aviv.
- Italie : Messagerie Italiana, Via Lomazzo 52, Milano.
- Liban et Syrie : Librairie Universelle, Av. des Français, Beyrouth, Liban.
- Mexique : Libreria Universitaria, Justo Sierra 16, México DF.
- Norvège : A/S Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo.
- Pays-Bas : N.V. Martinus Nijhoff, Af'd, Fondaministratie 9 Lange Woorhout, La Haye.
- Pérou : Libreria Internacional del Perú, S.A., Giron de la Union, Lima.
- Portugal : União Portuguesa de Imprensa, Caixa Postal 615, Lisboa.
- Suède : Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, A.B. C.E.
- Tchécoslovaquie : Orbis, Stalinova 46, Praha XII.
- Uruguay : Centro de Cooperación Científica para la América Latina, Unesco, Bulevar Artigas 1875, Montevideo.
- U.S.A. : International Documents Service, Columbia University Presse, 2960 Broadway, New York 27 N.Y.



Le Musée du Louvre possède un beau paysage flamand de Breughel le Vieux : à l'arrière-plan, une église ; devant, une prairie où paissent quelques vaches et picorent quelques poules ; au premier plan, une procession de six aveugles dont chacun se tient au bâton que lui tend celui qui le précède. Le premier a déjà roulé dans un fossé, le deuxième le suit, et les quatre autres sont évidemment voués au même sort. Ce tableau s'intitule « La Parabole des aveugles ». « Si cæcus cæcum ducit, ambo in foveam cadunt », disait-on déjà dans la Vulgate : « Quand un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tombent dans le fossé » ; et ce fut vrai pendant des siècles, jusqu'au jour où un homme — un enfant de vingt ans à peine — vint mettre un terme à la malédiction.

LES systèmes d'écritures pour les aveugles, quelles que soient les langues qu'ils représentent, sont désormais plus unifiés que les alphabets utilisés par les lecteurs normaux. Tel est le résultat auquel est parvenu la Conférence Braille, qui a tenu, le 29 mars dernier, à l'UNESCO, sa dernière séance, après dix jours de travail.

Les délégués, dont plus de la moitié étaient aveugles eux-mêmes, et qui représentaient les principales régions linguistiques du monde, ont déclaré que la réalisation d'un système Braille unique, identique pour toutes les langues, était non seulement souhaitable, mais parfaitement réalisable. Ce système, qui portera le nom de « Braille mondial » ne fera qu'adapter le système Braille originel, tel qu'il a été conçu en 1829 par Louis Braille. Depuis cette date, le patrimoine spirituel des aveugles n'a cessé de s'enrichir. Un seul chiffre : la bibliothèque de l'Institut national des Aveugles de France possède aujourd'hui 150.000 ouvrages en Braille. La Conférence a recommandé la création d'un Conseil mondial du Braille, ainsi que celle d'un certain nombre d'autres organismes pour mettre au point les détails techniques permettant l'uniformisation du système.

Les résultats obtenus par la Conférence, composée de spécialistes du Braille, de linguistes, de phonéticiens et d'éducateurs, peuvent être considérés comme une étape importante dans l'évolution du système Braille. En effet, ces résultats permettant d'espérer



Helen Keller, née aveugle, sourde et muette, est cette Américaine dont Mark Twain a dit qu'elle était, avec Napoléon, le plus extraordinaire personnage du XIX^e siècle. Grâce au Braille, au toucher, son seul contact avec le monde, elle a réussi à vaincre cette terrible solitude. Elle « PARLE » aujourd'hui cinq langues modernes : ses livres sont connus dans le monde entier. La Conférence a tenu une séance spéciale en l'honneur de Mme Keller dont on a dit qu'elle était « la plus grande leçon d'optimisme du monde ». « Grâce à votre travail, a-t-elle dit, et grâce à l'UNESCO, la voix des aveugles se fait entendre et, partout dans le monde, les hommes de bonne volonté répondront, j'en suis sûre, à cet appel. »

PÈLERINAGE A COUPVRAY



Le 29 mars, les membres de la Conférence pour l'unification du Braille se sont rendus en pèlerinage à Coupvray (Seine-et-Marne). Pendant deux heures, le long de la route qui mène à ce petit village, a défilé devant eux le paysage de l'Île-de-France sans qu'ils pussent le voir. Mais, en arrivant à Coupvray, ces pèlerins ont visité la maison natale de Braille, ils se sont arrêtés devant son buste qui, depuis 1878, se dresse sur la grand-place du village. Dans un recueillement religieux, ces hommes de toutes les races et de toutes les nationalités se sont inclinés devant la sépulture où repose Braille, a dit le nom lumineux reste celui de l'apôtre de leur rédemption.

Louis BRAILLE

HOMÈRE conte qu'un jour, naviguant en Méditerranée, la mer était si bleue, le ciel si proche, le soleil si éblouissant qu'il ne put résister à la joie de regarder en face l'astre aveuglant pour se sentir pénétré corps et âme par sa lumière. Personne n'a jamais exprimé avec plus de poésie, plus d'allégresse spirituelle, l'infinie tragédie de celui qui ne voit plus le monde extérieur.

★

Cette lumière qui, inondant l'âme, s'empara peu à peu de Louis Braille et l'amena à créer la méthode qui permet aujourd'hui de lire et d'écrire à sept millions d'aveugles. Il a brisé l'antique tradition qu'a illustrée le peintre flamand avec sa « Parabole des aveugles ». Certes, même incapable de lire et d'écrire, l'aveugle peut se créer une vie intérieure, cette vie qui s'exprime par le franc sourire qu'il adresse si souvent à l'infini. Mais, s'il peut en outre enrichir son esprit par le plaisir de la lecture ou de la création littéraire, peut-être retrouverait-il la plus noble fonction de l'organe « intellectuel » par excellence : la vue.



★

EN témoignage de reconnaissance au fondateur de la notation qui est devenue la base de tous les alphabets tactiles, la Conférence Braille, convoquée par l'UNESCO, organisa, le 29 mars, un émouvant pèlerinage à Coupvray, ville natale de Braille, et recommanda, avant de terminer ses travaux, à tous ceux dont la tâche est d'assister les aveugles, de considérer l'anniversaire de Braille comme un jour férié. Elle a demandé également que des mesures soient prévues pour célébrer, en 1952, le centenaire de la mort de Louis Braille.

★

que des mesures concrètes pourront être prises, dans un avenir très proche, en vue d'établir un système unique d'écriture pour les aveugles. Ceci représente, de la part de chacun des groupes participant à cet accord, des sacrifices importants, car un tel système ne peut être établi que par des concessions réciproques. Il obligera, en effet, tous les aveugles à s'adapter à un nouveau système et à abandonner partiellement celui auquel ils avaient réussi à s'accoutumer.

En particulier, les délégués représentant les diverses langues parlées en Transjordanie, Egypte, Perse, Pakistan, Irak et Malaisie, ont accepté de recommander à leurs pays l'adoption d'un système d'écriture de gauche à droite, à la place du système d'écriture de droite à gauche qu'ils emploient normalement. Le représentant hébraïque (U.S.A.), a contribué à faire accepter cette transformation. La Conférence a pu également résoudre les problèmes délicats que créent, pour l'unification des systèmes d'écritures, des habitudes séculaires fondées aussi bien sur des traditions historiques et sentimentales que sur les dogmes religieux.

Un autre résultat, qui a pu être acquis, concerne le Braille chinois : il a été décidé que tout en conservant les caractéristiques de l'écriture idéographique, il comportera désormais des rapports plus étroits avec la notation des sons, fondement du Braille traditionnel. De plus, la Conférence a recommandé d'unifier la représentation des symboles mathématiques et chimiques, de la notation musicale et des signes de ponctuation.

Dans le Braille mondial, chaque signe sera employé, autant que possible, pour représenter la lettre ou le son qu'il indique dans la notation Braille originelle ; il représentera donc la même lettre, ou le son correspondant. En dehors des cas où les complexités de l'écriture idéographique l'empêcheraient, un signe Braille sera créé pour chaque lettre, étant entendu que la valeur phonétique du signe sera celle de la lettre auquel il correspond dans l'alphabet visuel du langage envisagé. L'effort qu'il faut entreprendre

consistera donc à faire du Braille mondial une représentation tactile complète des alphabets visuels, à maintenir la plus stricte correspondance entre les deux notations à l'intérieur de chaque langue, en même temps qu'à créer la plus grande uniformité possible entre les représentations des différentes langues.

Les délégués se sont mis d'accord pour constater que la création d'un Braille mondial strictement phonétique était actuellement irréalisable. Ils ont néanmoins recommandé qu'un groupe d'experts soit constitué afin d'étudier les possibilités d'extension du système Braille phonétique. De même ils ont demandé qu'un autre groupe d'experts soit chargé d'établir une classification internationale des sons correspondants aux lettres et aux accents.

La Conférence a recommandé de laisser le Japon en dehors de cet effort d'unification, en raison des caractéristiques aussi bien de la langue japonaise que du système Braille en usage dans ce pays. Les langues de l'Inde ont été temporairement placées dans une catégorie spéciale. Pour la première fois, un Japonais, représentant une institution placée sous les auspices de l'Organisation, des délégués du Royaume jordanien hachémite et de la Fédération de Malaisie participaient à une conférence de l'UNESCO.

Outre l'établissement d'un Comité du Braille mondial, la Conférence a décidé qu'il est d'une importance considérable que l'UNESCO continue à s'intéresser au problème du Braille, étant donné ses implications culturelles et éducatives et qu'une liaison permanente devait être établie avec l'UNESCO.

Exprimant leur reconnaissance à l'UNESCO, les délégués ont exprimé le souhait que la Conférence générale qui se tiendra à Florence en mai prochain, prendra les mesures nécessaires pour permettre à l'Organisation de mener à bien, en 1950 et 1951, les tâches qu'elle a entreprises. Ces mesures consisteront à organiser les conférences régionales dans les pays de langue arabe, en Espagne, au Portugal et en Extrême-Orient.



FEMME A L'AMPHORE (église des Saints-Apôtres, monastère de Petch) Au début du XIII^e siècle, un artiste serbe a peint cette fresque : il a essayé d'y résoudre en termes de géométrie plane un problème de géométrie dans l'espace. Et le cubisme, en se posant le même problème, devait trouver une réponse analogue, utiliser des procédés curieusement semblables à ceux du peintre médiéval.

Sur la colline de Chaillot, à Paris, se tient en ce moment une exposition dont l'importance est sans doute comparable, toutes proportions gardées, à celle des premiers musées ou des premières galeries qui révélèrent à l'Europe, vers 1880, la peinture japonaise, ou vers 1920, les arts de l'Afrique noire.

Les trésors du moyen âge yougoslave ne provoqueront pas de révolution esthétique ; mais leur présentation, en 1950, aura inauguré un incontestable enrichissement de notre connaissance du monde et daté la découverte d'une culture fascinante qui, depuis le XI^e siècle, multiplia les chefs-d'œuvre les plus injustement méconnus.

Méconnus d'abord des critiques et des archéologues qui, pour la plupart, hésitaient à s'écarter des grandes avenues de l'histoire de l'art et de ses carrefours catalogués, ils furent surtout inconnus du grand public, beaucoup plus familier depuis vingt ans avec l'art des cavernes qu'avec les fresques médiévales.

En Yougoslavie, ces dernières sont vénérées aujourd'hui selon leur mérite : les reproductions que l'ont peut en admirer à Paris ne se laisseront pas oublier : elles affirment la vigueur de l'art yougoslave, point de rencontre de deux mondes.

COMMENT nier l'originalité puissante de ces peintures ?

Quand on a fait le compte des influences techniques et spirituelles de Byzance et de Ravenne, admis aussi à la rigueur des survivances helléniques, il suffit de contempler

telle Descente de Croix du monastère de Milicheva, et surtout l'extraordinaire Dormition de Sopotchani, pour sentir que de telles influences n'expliquent pas l'essentiel.

La vérité est qu'entre le XII^e et le XIV^e siècles, les mêmes circonstances qui permirent l'indépendance ecclésiastique et politique des Slaves du sud, rendent compte de l'épanouissement et de la liberté de leur art. Devant cette irruption fougueuse d'un mode pictural qui s'est amplifié jusqu'au portrait psychologique et jusqu'à la plus grande hardiesse de coloris, on a pu parler de « schisme plastique ».

C'est que, de Rome ou de Byzance, il y a loin à ce dessin réaliste et parfois caricatural des visages, à ces accessoires quasi impressionnistes, à cette pâte des cheveux, à cette déformation voulue des membres, à cette recherche de solutions neuves aux problèmes de l'espace.

L'ART MÉDIEVAL YOUGOSLAVE

On conçoit que l'originalité d'une telle peinture ait provoqué en diverses écoles d'archéologie des théories souvent contradictoires. Mais il en est de même de l'architecture et de la sculpture yougoslaves.

Il est compréhensible, qu'à une certaine époque du moins, cette plastique et cette architecture aient pu être considérées comme de simples filiations des basiliques de Lombardie. Mais un processus architectural et sculptural ne se prolonge pas pendant huit siècles, sans que les hommes, c'est-à-dire ici des imagiers et des maçons slaves, y jouent en définitive un rôle déterminant. Personne, en outre, ne voudra nier l'unité de l'art roman, ou fermer les yeux devant l'éminente fraternité de deux chapelles, l'une à Detchani, l'autre au bord de la Charente. Pourtant, l'architecture serbe et macédonienne n'est pas seulement une variation sur de grands thèmes européens du XII^e siècle : ses basiliques à coupole, sur base carrée, sont le fruit

d'un approfondissement singulier de l'héritage de Byzance.

Mais cet art, le sens ornemental surtout, semble irréductible, comme si les Slaves du sud avaient trouvé leur expression la plus personnelle dans l'imagerie des portails et des chapiteaux, et dans les célèbres « treillis » des frises ou des tympans. De même qu'en acceptant le christianisme, ils conservaient leur langue, leurs chants, leurs coutumes, ils surent garder leur ornementation ; et celle dont ils ont ciselé avec profusion la pierre, après l'avoir, peut-être, transposée d'une plastique primitive du bois, est proche parente des figures qui n'ont cessé de caractériser, en Serbie, les dentelles, les poteries et les tissus colorés.

Ainsi, en quelques salles, l'exposition présente-t-elle au public tout un domaine esthétique dont il soupçonnait à peine la richesse ; à ce titre seul elle revêt un caractère exceptionnel. Et pourtant elle ajoute une autre révélation, plus étrange cette fois, et in-

quiétante : celle de la sculpture bogémile.

Piliers, stèles, sarcophages, plus de trente mille monolithes sculptés sont épars dans les nécropoles montagnardes de Bosnie herzégovine. Du XIII^e au XIV^e siècle — jusqu'à l'occupation turque — un peuple de persécutés a laissé ce témoignage de sa foi. Leur terroir était alors un des derniers réduits de cette religion si mal connue, où le Manichéisme et la Gnose, mêlés de Christianisme, épousèrent, du Nil à l'Altai et de la mer Noire aux bouches du Rhin, les mythes plus anciens des peuples convertis.

SOLES dans cette forteresse naturelle, Bogomiles et Patariens échappèrent à la catastrophe sanglante où venaient de disparaître leurs cousins, les Cathares du Languedoc. De leurs croyances, de leur culture, il reste ces bas-reliefs, où des motifs « vieux slaves » se combinent à des symboles mystérieux : ici, un chevalier, tête nue, étendu sur la croix ; plus souvent, le défunt, en armure, lève une main droite énorme, que surmonte un soleil, tandis qu'à sa gauche on a sculpté un arc et une flèche.

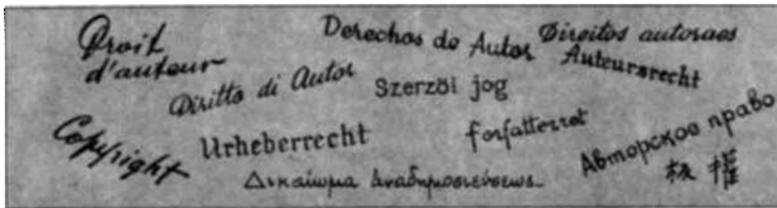
Il s'agit ici d'un art populaire à la fois spontané et nourri d'une longue tradition. Tout y indique l'obstination féconde d'un peuple en plein accord avec son passé, son sol et son Eglise.

Si l'on songe maintenant que l'Europe aura attendu cinq cents ans pour découvrir un art aussi puissamment original, que les sculptures de l'île de Pâques lui auront été présentées avant celles de la Bosnie, que, vers 1900, des critiques parlaient des fresques yougoslaves comme de maladroites imitations de la peinture italienne, et des monuments bogomiles comme de grossières fantaisies de barbares, on comprendra tout le sens d'une exposition comme celle du Palais de Chaillot.

Il faut en remercier l'Association Française d'Action Artistique, ainsi que le Comité d'Organisation Yougoslave. De semblables initiatives se multiplieront, il est permis d'espérer, dans les autres capitales. Si, en effet, les auteurs de l'excellent catalogue de l'exposition peuvent écrire de leur art national qu'il « devient un trésor d'héritage culturel, mis à la disposition du peuple tout entier de Yougoslavie », leur travail lui-même prouve que cet art, enfin révélé, doit être aussi un trésor, et une source d'inspiration, pour tous les peuples.



En compagnie de l'ambassadeur de Yougoslavie à Paris, S.E. M. Marko Ristic (à gauche), M. Torres Bodet a rendu visite, le 27 avril dernier, à la remarquable Exposition d'Art médiéval yougoslave, organisée au Palais de Chaillot par l'Association Française d'Action Artistique et le Comité d'Organisation Yougoslave.



LE DROIT D'ÉCRIRE LE DROIT DE LIRE

par William Gadis

LES livres », écrivait Henry Thoreau, « sont le patrimoine historique de l'humanité, un patrimoine accumulé par les générations et les peuples ». Ces lignes furent écrites il y a près d'un siècle, mais la plupart des nations ne sont pas encore à même de revendiquer leur juste part de cet héritage international. Beaucoup de pays dont la civilisation est ancienne mais dont l'indépendance est relativement récente, se trouvent privés des livres indispensables à leur développement.

Pourquoi certains peuples ne peuvent-ils se procurer les livres nécessaires à leur progrès scientifique, social ou culturel ? La question de langue mise à part, la plupart des causes sont d'ordre économique et parmi elles, en premier lieu, figurent les droits d'auteur.

Un rapport envoyé récemment à l'UNESCO par l'un des Etats membres qui vient d'acquiescer son indépendance, démontre clairement quels obstacles les lois régissant le Droit d'auteur peuvent opposer à la diffusion des connaissances. Comme dans beaucoup de nations insuffisamment développées, la littérature nationale de ce pays est encore pauvre. A l'encontre des vieilles nations européennes qui se sont inspirées au cours des siècles des grandes œuvres de leurs voisins,

ce jeune peuple n'avait à sa disposition que peu de traductions de livres étrangers. Il se trouve aujourd'hui entravé dans son développement intellectuel par les lois internationales qui régissent le droit d'auteur.

Ce problème si simple à exposer est très difficile à résoudre. Comment, en effet, concilier la protection des droits des auteurs et le droit qu'a le public d'exiger la libre circulation des idées ? Pour résoudre ce problème vital, l'UNESCO s'efforce de mettre au point un « modus vivendi » universel qui assurera la libre circulation des informations, des idées et des œuvres.

LE Droit d'auteur protège l'œuvre originale en assurant à son propriétaire un bénéfice justifié par la publication de son livre. Les lois régissant ces droits sont aussi nombreuses que complexes et diffèrent de pays en pays. Sur le plan international, les problèmes se multiplient comme les têtes de cette hydre fameuse qui repoussent obstinément chaque fois qu'Hercule en tranche une. Il s'agit en l'occurrence, de sauvegarder trois sortes de droits : ceux des auteurs, ceux des éditeurs et ceux du public. Le public a le droit d'exiger la libre circulation des œuvres originales.

L'éditeur doit être rémunéré pour avoir mis le livre à la disposition du public. L'auteur a le droit, non seulement d'être payé pour son œuvre, mais aussi celui d'exiger que celle-ci soit diffusée dans la forme même où elle a été créée. Le conventionnel Le Chapelier, rapporteur de la loi française de 1793, qualifiait ainsi le Droit d'auteur : « la plus sacrée, la plus inattaquable... et la plus personnelle de toutes les propriétés ».

Avec l'avènement de moyens de diffusion massive, il devient nécessaire de protéger les droits d'auteur. Il y a seulement quelques siècles un écrivain n'avait de droits que sur son seul manuscrit, à moins qu'il l'eût fait recopier. Lorsque furent inventées l'imprimerie, la photographie et la gravure, auteurs, artistes, imprimeurs et éditeurs cherchèrent à sauvegarder leurs travaux. Pour répondre à chaque nouveau problème, on promulguait de nouvelles lois. Les droits d'auteur s'appliquent aujourd'hui aux œuvres écrites, aux œuvres musicales, dramatiques-musicales et chorégraphiques, aux œuvres d'art, à l'art appliqué, et aux disques. Il existe des lois spéciales pour les

œuvres photographiques, les œuvres d'architectes, la correspondance personnelle, la sculpture et les œuvres cinématographiques — lois qui ont subi maintes modifications et qui diffèrent pour presque chaque pays.

EN Europe, le Droit d'auteur a toujours été considéré comme un droit naturel. En Amérique, ce droit s'acquiert à la manière d'un brevet. En France, les droits d'auteur sont garantis dès que l'œuvre est publiée, mais aux Etats-Unis, l'auteur est tenu de remplir des formalités légales, faute de quoi ses droits ne sont plus protégés. Dans de nombreux pays, les œuvres cinématographiques, les programmes de radio et de télévision qui diffusent des œuvres scientifiques et culturelles sont encore insuffisamment assurés, il n'existe aucune loi de cette nature.

Sur le plan international, des mesures ont été prises pour sortir de ce véritable dédale juridique. La Convention de Berne de 1886 régit les accords sur les droits d'auteur entre la plupart des pays d'Europe, du Commonwealth britannique et le Brésil. Mais les conventions signées à l'issue de sept conférences inter-américaines n'ont pas donné des

résultats très concluants et la plupart des pays d'Afrique n'ont pas encore adhéré à des accords internationaux.

Réunis à l'UNESCO au mois de juillet dernier, des experts de différents pays ont recommandé l'établissement d'une Convention universelle sur le Droit d'auteur ouverte à la signature de tous les pays et conçue de manière à ne pas enfreindre les diverses lois nationales. Cette convention aurait pour principe d'assurer aux auteurs, originaires de l'un quelconque des pays contractants, le bénéfice de la protection accordée par chaque pays aux œuvres originaires de son territoire.

La division du Droit d'auteur de l'UNESCO a analysé la législation de plus de soixante pays et en a classé les dispositions sous les rubriques : pays, sujets et dates. Les sujets ont été catalogués, et des rapports très complets permettront aux juristes consultés par l'UNESCO de se faire rapidement une idée d'ensemble de la situation des droits d'auteur dans tous les pays du monde. Au mois d'octobre prochain, l'UNESCO se propose de réunir à Washington un nouveau Comité d'Experts afin de prendre de nouvelles mesures pour résoudre ce problème épineux.

Rendez-vous de la Paix
sur les bords de l'Arno

POUR "LA DÉFINITION D'UN PROGRAMME QUE L'AMBITION N'ÉLOIGNE PAS DU RÉEL"

« RESTE À DÉFINIR LE SENS DE NOTRE ACTION PAR
RAPPORT À LA PAIX, QUI EST LE BUT ET LA JUSTIFI-
CATION SUPRÊMES DE L'UNESCO. »

M. Jaime Torres Bodet, Directeur général de
l'UNESCO (20^e session du Conseil exécutif).



FLORENCE, vue de l'« Oltr' Arno », depuis le palais Pitti, où se tiendront les séances des différents comités formés par la prochaine conférence générale de l'UNESCO. A l'arrière-plan, on aperçoit la tour de l'austère « Palais Vieux », où se réuniront les délégués pour les séances plénières de la conférence.

À la fin de ce mois-ci, plus de mille personnes : délégués, observateurs officiels, membres du secrétariat de l'UNESCO et journalistes, se réuniront à Florence pour la 5^e session de la Conférence générale de l'UNESCO.

Du 22 mai au 17 juin, soit au cours de séances plénières, qui se tiendront au célèbre Palazzo Vecchio des Médicis, soit encore dans les comités qui se formeront « oltr' Arno » dans le palais construit par la famille rivale des Pitti au XV^e siècle, les représentants des Etats membres s'attacheront à définir les buts et les moyens immédiats ou lointains de l'action de l'UNESCO dans le monde.

Au premier plan des préoccupations de la Conférence, il y aura sans aucun doute ce problème qu'a posé le Conseil exécutif lors de sa dernière session : « De quelle façon l'UNESCO, au-delà de ce que le programme adopté à Florence l'engagera à entreprendre en 1951, pourrait-elle apporter une contribution directe et positive aux efforts que font les Nations Unies pour éloigner les menaces de guerre et faire triompher la paix ? »

« Il est dans la vie des Institutions, comme dans celle des individus, des moments décisifs, a rappelé M. Jaime Torres Bodet, directeur général de l'UNESCO, en ouvrant, le 25 mars der-

nier, cette session du Conseil exécutif. Je crois que pour l'UNESCO la prochaine session de la Conférence générale sera un de ces moments.

« Les détresses et les menaces qui pèsent sur le monde se sont faites si pressantes qu'il est devenu impérieux pour l'UNESCO d'assumer activement les responsabilités de la mission de paix que sa Constitution lui assigne...

« En quoi consistent au juste ces responsabilités ? Comment nous en acquitter ? Et de quelle paix s'agit-il pour nous : de la paix d'aujourd'hui ou de la paix d'un avenir plus ou moins lointain ? Ces questions capitales ne sauraient être éludées.

« Ainsi, sous la double poussée de son devenir propre et de la condition du monde, l'UNESCO se trouve à la fois en mesure et en demeure de procéder à un examen fondamental de ses moyens et de ses fins. Ma conviction est que l'objet essentiel de la prochaine session de la Conférence générale doit être de procéder à cet examen. »

★

Le programme qui sera discuté à Florence prévoit une action qui s'exercerait sur trois plans distincts : information et documentation ; recherches et enquêtes destinées à aider tous ceux qui contribuent activement au

progrès de l'humanité ; assistance directe ou indirecte aux pays qui mobilisent l'éducation, la science et la culture au service de la paix mondiale.

★

Il est des tâches que l'UNESCO, faute de moyens financiers suffisants, ne peut pas entreprendre immédiatement de mener à bien et auxquelles, néanmoins, elle ne peut renoncer ; ces tâches sont définies dans un programme de base, qui s'étend sur plusieurs années. Un second programme, déterminant en détail l'activité de l'UNESCO pour les douze mois à venir, sera également présenté à la Conférence de Florence.

Pour cette activité, des prévisions budgétaires ont été préparées, dont le total s'élève à 8.150.000 dollars, soit une augmentation de 150.000 dollars sur le budget de 1950.

De toute façon, a précisé, le 25 mars, M. Torres Bodet, c'est aux Etats membres, à leurs gouvernements et à leurs Commissions nationales, qu'il appartient de donner tout leur sens aux programmes qu'ils fixent à l'UNESCO. « Ce sont les Etats membres, a-t-il dit, qui, par leur volonté et par leurs actes, feront de l'UNESCO ce qu'elle doit être : un système de services réciproques dont l'utilité s'im-

La Conférence générale est l'autorité souveraine de l'UNESCO. Elle réunit une fois par an les délégués des Etats membres. Elle détient le pouvoir législatif et désigne ceux qui exerceront l'exécutif. Elle prescrit le programme de l'Organisation, elle vote son budget, elle juge le rapport d'activité, elle prononce l'admission de nouveaux membres, elle décide de toutes les autres questions importantes. C'est au cours de ses sessions que, en vertu de la signature qu'ils ont apposée à l'Acte constitutif, les Etats membres, aujourd'hui 55, bientôt peut-être 58, délibèrent en toute liberté et s'obligent moralement à respecter les décisions prises.

pose à chacun, une force collective attachée à modifier le monde.

La Conférence de Florence sera saisie de résolutions précises, tendant à définir les tâches et les obligations réciproques des Etats membres et de l'UNESCO, et invitant notamment les Etats membres à donner à leurs Commissions nationales une structure administrative qui leur permette de remplir leur mission. D'autres projets de résolution recommandent une plus étroite collaboration entre les Etats membres pour faire triompher les idéaux de l'UNESCO, collaboration qui pourrait se manifester notamment par la signature d'un plus grand nombre de conventions internationales intéressantes à la fois l'éducation, la science, la culture et la paix elle-même.

C'est aussi sous le signe de la coopération internationale que se tiendront, en marge de la Conférence, un certain nombre de congrès et de réunions, tels ceux qui rassembleront des représentants des Commissions nationales de l'UNESCO ou les représentants de cent organisations internationales non gouvernementales qui se sont associées à l'œuvre de l'UNESCO.

A Florence, de nouveaux pays viendront vraisemblablement s'ajouter aux 55 Etats, qui font déjà partie de l'UNESCO ; la Conférence générale sera saisie, en effet, de trois nouvelles demandes d'admission, celles de la Corée, de la Jordanie hachémite et des Etats-Unis d'Indonésie.

★

L'ORDRE du jour de la Conférence prévoit d'importantes discussions d'intérêt culturel international qui trouveront, dans la ville natale de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Botticelli, dans « ce lieu qui respire l'intelligence », le cadre qui peut le mieux leur convenir : citons, entre autres, la discussion du projet d'une Histoire culturelle et scientifique de l'humanité, et celle qui portera sur les moyens d'assurer à l'artiste une pleine liberté matérielle et morale.

La Conférence générale sera invitée en outre, à décider si l'UNESCO doit prendre des mesures définitives en vue de l'adoption d'une Convention universelle du Copyright. Elle se prononcera également sur l'opportunité d'une action tendant à la création d'un Institut international de la presse ; sur ce qui a déjà été accompli pour uniformiser l'écriture Braille, et sur le rôle de l'UNESCO dans le programme d'assistance technique préparé par les Nations Unies. Les débats qui porteront sur l'œuvre de l'UNESCO en Allemagne et au Japon seront suivis par les puissances occupantes dans ces deux pays.

Durant la Conférence, d'importantes manifestations culturelles, comportant des expositions et des conférences, se dérouleront à Florence, sous le patronage du gouvernement italien. Le Festival de musique et d'opéra, qui se tiendra à Florence, à la même époque, se doublera, du 25 mai au 13 juin, d'un Festival du théâtre, auquel doivent prendre part des troupes italiennes, britanniques et françaises.

LE DIRECTEUR GENERAL DE L'UNESCO EN ITALIE

Le gouvernement italien, les milieux universitaires, comme la presse de la péninsule, ont fait au Directeur général de l'UNESCO, à l'occasion de son récent séjour, un accueil chaleureux.

Hôte du Gouvernement italien, M. Jaime Torres Bodet, dès son arrivée à Rome, a été reçu par S.E. M. de Gasperi, Président du Conseil, S.E. M. le Comte Sforza, Ministre des Affaires étrangères et par S.E. M. Gonella, Ministre de l'Instruction publique. Au cours d'entretiens empreints de la plus parfaite cordialité, les problèmes posés par la prochaine session de la Conférence générale de l'UNESCO à Florence, furent examinés.

Le même jour, soit le lundi 17 avril, une conférence de presse réunissait autour du Directeur général un grand nombre de correspondants italiens et étrangers. Cette manifestation a marqué une fois de plus l'intérêt que portent les journaux aux activités de l'Organisation. De nombreuses questions furent posées au Directeur général, qui eut ainsi l'occasion d'expliquer aux représentants de la presse les buts et les activités de l'UNESCO. Il a tout particulièrement souligné l'importance de la cinquième session de Florence.

Voyage rapide mais plein d'enseignements, marqué par des réceptions nombreuses, où tout ce que l'Italie compte de personnalités du monde de l'éducation, de la science et de la culture, a tenu à saluer, non seulement le Directeur général de l'UNESCO, mais en lui l'idéal élevé de l'Organisation, en même temps que l'homme d'Etat, l'écrivain et le poète.

Au Capitole, à Rome, au Palais de la Signoria à Florence, à la Villa Reale à Milan, toutes les autorités sont venues apporter le témoignage de leur intérêt agissant pour l'UNESCO.

D'autre part, au cours d'entretiens privés, M. Jaime Torres Bodet a pu prendre contact avec les écrivains les plus remarquables de la jeune littérature italienne. Il a également rencontré les représentants des milieux universitaires.

★

A l'occasion de son séjour à Rome, M. Torres Bodet a été reçu en audience privée par Sa Sainteté le Pape Pie XII.

A Rome également, dans le cadre prestigieux du Palais de Venise, au cours d'une très importante conférence, à laquelle assistaient MM. les Ministres Sforza et Gonella, M. le Sénateur Casati, président de la Commission nationale italienne, ainsi que de nombreux représentants des mi-



Au cours du voyage qu'il vient d'effectuer en Italie, M. Jaime Torres Bodet, directeur général de l'UNESCO, a accordé à la radio italienne une importante interview en italien sur les buts et les projets de l'Organisation qu'il dirige. On le voit ici (à gauche), dans un studio de Rome, répondant aux questions que lui a posées un journaliste. Traduite en vingt-deux langues, cette interview a été retransmise par les services radiophoniques du monde entier.

lieux gouvernementaux et du corps diplomatique, le Directeur général a déclaré notamment :

« Tous les problèmes de notre temps requièrent notre Institution. Notre cause est celle de l'homme sur la terre. Et c'est l'un des héros de votre pensée qui l'a définie voici plus de six siècles en des termes dont la résonance est toujours actuelle :

« Il est une action propre à l'ensemble du genre humain, à laquelle tous les hommes, si grande que soit leur multitude, sont destinés, mais à laquelle ne peuvent atteindre, seuls, aucun homme, aucune famille, aucun village, aucune cité, aucune nation. Ce qu'est une telle action apparaît clairement, si l'on considère ce qu'il y a de plus essentiel dans l'humanité : la capacité de connaître, l'intelligence. Une telle puissance ne pouvant s'épanouir tout entière ni dans un homme ni dans un groupe particulier, il faut qu'il y ait une multiplicité dans le genre humain. Que l'humanité soit appelée, par nature, à développer toute la puissance de l'intelligence... cela requiert qu'elle vive dans la tranquillité, dans la paix, pour qu'elle puisse s'adonner à son œuvre propre avec le plus de liberté et de facilité. Il s'ensuit que la paix universelle est le meilleur des biens qui concourent à notre bonheur.

« Jamais la paix et la culture de l'esprit n'ont été liées avec plus de

rigueur que dans ces mots admirables de Dante Alighieri. Dès l'aube de la poésie et de la pensée politique italiennes, nous trouvons ainsi tracée la voie de l'UNESCO. »

★

UNE visite au siège de la Commission nationale italienne, récemment créée, permit aussi à M. Torres Bodet de traiter devant les membres de cette Commission, de l'importance des rapports entre la Commission nationale et la Conférence générale de Florence. Le siège de la Commission nationale se trouve Villa Massimo, dans un cadre à la fois somptueux et romantique.

A Florence, au Palais Pitti et au Palais de la Seigneurie, M. Torres Bodet eut l'occasion de visiter rapidement les locaux qui serviront de siège au Secrétariat pendant la Conférence, et les salles qui offriront leur cadre magnifique aux séances plénières.

A Milan, le Directeur général a été reçu par S.E. le Sénateur comte Jacini, membre du Conseil représentatif, qui offrit en son honneur une brillante réception dans sa résidence privée.

Au cours de son voyage, M. Jaime Torres Bodet a été accompagné par S.E. le Ministre Mamelli, Directeur général des Affaires culturelles du Ministère des Affaires étrangères italien, ainsi que par M. Alberto de Clementi, délégué de l'Italie auprès de l'UNESCO.

“TOUT LE MONDE NE FAIT PAS COMME NOUS!”



M. Jaime Torres Bodet, Directeur général de l'UNESCO

« CEUX QUI DIRIGENT LES DESTINÉES DES ORGANISATIONS INTERNATIONALES DOIVENT TOUT D'ABORD — DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE LEUR MISSION — VAINCRE... L'INCOMPRÉHENSION »



M. Trygve Lie, Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies

La guerre n'est jamais apparue plus horrible ; mais jamais, non plus, l'homme n'a eu à sa disposition autant de moyens puissants de se faire une vie plus heureuse et plus saine. Pourquoi donc faut-il « travailler » et « combattre » pour la paix ? Ce paradoxe n'est pas facile à surmonter.

Afin de « sauver les générations futures du fléau de la guerre », les peuples du monde se sont adressés à l'Organisation des Nations Unies et à ses Institutions spécialisées, qui, par leur action pratique, s'efforcent de créer une société plus stable. Le rôle de l'UNESCO dans ce domaine consiste à faire disparaître l'ignorance, la peur, la suspicion et l'hostilité qui créent des conditions favorables à la guerre.

Lors de sa dernière session, le Conseil exécutif de l'UNESCO a exprimé le vœu que la Conférence générale, qui se réunit ce mois-ci à Florence, « examine l'opportunité et la nature d'une action en vue d'assurer que la collaboration de l'UNESCO en tant que collectivité d'Etats, à l'œuvre de paix des Nations Unies s'exerce vigoureusement pour le présent aussi bien que pour l'avenir ».

Parmi les divers obstacles à la paix, il convient de citer l'incompréhension qui règne souvent entre les peuples et entre leurs représentants officiels.

Ce sujet est traité dans l'article « TOUT LE MONDE NE FAIT PAS COMME NOUS!... » qui paraît sur cette page et qui a été rédigé pour l'UNESCO par le Dr. Ina Telberg. Sociologue et anthropologue, Mme Telberg a vécu aux Etats-Unis, en Union Soviétique, aux Indes et en France. En 1947 et 1948 elle fut attachée au Secrétariat des Nations Unies en qualité d'interprète.

cette rare association de la chaleur latine, de l'ironie russe et de la précision anglo-saxonne.

“ Une remarque aimable ”

Le sens de l'humour pose aussi de curieux problèmes.

Je me souviens d'un délégué américain qui se permit ce qu'il croyait être une remarque aimable au cours d'une réunion de la Commission démographique des Nations Unies.

« Ce que vient de suggérer Mme la Déléguée prouve que les femmes peuvent être aussi utiles que décoratives. »

Il jeta un coup d'œil à sa collègue soviétique, attendant un sourire en réponse. La Russe s'assit raide et impassible. Les Russes ne connaissent pas ces plaisanteries habituelles aux Américains, au sujet des femmes-chauffeurs



C'est en novembre 1946 que j'ai quitté le tribunal de Nuremberg pour Lake-Success. J'étais fatiguée, endormie, et ne connaissais rien aux Nations Unies. Le 15 novembre, Vichinsky prononça devant le Comité des Affaires politiques de Lake-Success son discours maintenant célèbre sur le droit de veto. Un interprète régulier fit défaut, et je fus poussée devant le micro au milieu du discours. Je me souviens du tremblement de ma voix quand je commençai à parler. Je savais que le discours était radiodiffusé, et que beaucoup d'amis en Angleterre et aux Etats-Unis m'écoutaient. Pourtant, en quelques instants, je perdis toute conscience de ma personne. Je subissais le charme de l'éloquence pleine de force et riche d'expressions savoureuses de M. Vichinsky. Des citations latines, des proverbes russes, même des vers de Shakespeare, tout lui servait dans cette attaque des positions anglaises et américaines.

Le jour suivant, je fus confondue par les réactions de la presse. Je reçus moi-même quelques lettres exaltées. Deux d'entre elles m'accusaient de communisme pour avoir traduit le discours avec une telle ferveur, une autre me remerciait pour la même raison. Je compris alors combien le discours, une fois traduit, semblait inutilement acide, agressif, et blessant. En fait, le style de l'éloquence russe ne se prête pas à une traduction littérale. L'obstacle n'est pas dans la langue elle-même, mais dans la tradition qui la soutient, dans ce que j'ai appris à nommer « l'Étiquette du Discours ».

“ L'Étiquette du discours ”

Les discours des Russes ne sont pas appréciés. On les trouve trop longs, trop chargés d'ironie et de sarcasmes. Pourtant, l'utilisation de l'ironie dans les discours politiques est une vieille tradition de l'éloquence russe. Elle n'a rien à voir avec le régime soviétique. M. Vichinsky, par exemple, le plus remarqué pour son style, était né, avait terminé ses études et connu une grande réputation comme avocat et orateur politique bien avant que le gouvernement soviétique prenne le pouvoir.

Les Latins, au contraire, bien loin d'employer le sarcasme, émaillent leurs discours d'images poétiques, de digressions métaphysiques et d'allusions littéraires. On les accuse généralement de parler trop longtemps et de se lancer sans utilité dans des développements lyriques. Ce problème des différences d'étiquette dans le discours fut une fois posé nettement à l'Assemblée, devant moi, au cours de la réunion du Comité des Questions Sociales à Paris. Le délégué cubain, fatigué d'entendre le Prési-

dent interrompre constamment les discours de ses collègues sud-américains, protesta :

« N'étant ni nordiques, ni anglo-saxons, nous ne pouvons nous plier à ces règles de clarté et de concision que vous voulez nous imposer, monsieur le Président. De telles règles conviennent aux gens du Nord, mais nous aimons qu'un orateur ait de l'imagination, de l'émotion, du mouvement... A notre point de vue, nous ne nous écartons pas du sujet, puisque c'est notre manière de le traiter. »

De même, c'est un délégué de l'Amérique latine qui, à la réunion de l'Assemblée générale à Paris, demanda que l'on insère la formule : « Du berceau à la tombe », dans l'article de la Déclaration des Droits de l'Homme, qui traite de la Sécurité sociale. Il voulait préciser qu'un travailleur, ou mieux, un citoyen devait être protégé par la Sécurité sociale du berceau à la tombe. C'était exactement ce qu'il voulait dire.

« — De telles formules n'ont rien à faire dans un document sérieux », déclara un délégué de l'Europe Occidentale.

« — Mais la déclaration sonnerait merveilleusement », répondit un autre délégué sud-américain.

« — C'est un document légal, pas un poème », murmura un membre du Bénélux.

Un membre de la délégation américaine chuchota dans l'oreille d'un voisin : « Pourquoi pas « De la mère à la terre » ? Au moins ça rime ».

Avant l'établissement du texte final, plusieurs autres versions poétiques furent suggérées. Quelques autres, impossibles à imprimer, firent rapidement le tour des couloirs de l'Assemblée.

Cependant, si les délégués de langue anglaise trouvent la rhétorique latine pleine d'ornement surperflus, s'ils jugent les sarcasmes russes désagréables, d'autres ne laissent pas critiquer leur propre style oratoire. Les discours anglais n'ont aucune résonance dans les oreilles slaves ou latines. Les rapports anglais, et presque tous les discours en

anglais, semblent des rapports, du point de vue des Slaves ou des Latins, doivent être traduits très soigneusement en espagnol et en russe, s'ils doivent convaincre.

Pour les Russes, ils manquent en particulier d'emphase. A quelques notables exceptions près. Il est, par exemple, impossible à M. Carl Berenson de manquer d'emphase dans ses interventions. Il est également impossible que Mme Vijaya Lakshmi Pandit, déléguée de l'Inde, soit mal comprise ou mal appréciée quand elle parle en anglais, et qu'elle est traduite simultanément en espagnol, en français, en russe et en chinois. Il est exceptionnel de trouver chez un orateur, à un degré quelconque,

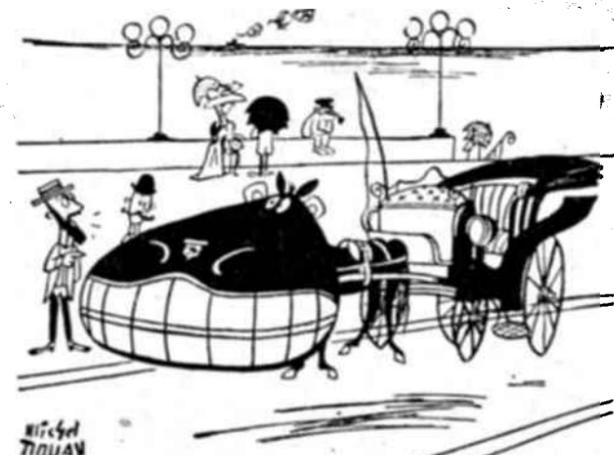
ou des femmes-déléguées. Selon la conception russe de la bonne éducation, la déléguée soviétique ne pouvait que se figer dans un silence désapprobateur.

La bonne intention de l'Américain, qui voulait, grâce à une plaisanterie, provoquer une détente favorable à un accord des esprits, bien loin de créer un rapprochement, élargit le fossé qui sépare les deux délégations.

Ces différences dans l'étiquette du discours, dans le sens de l'humour, illustrent quelques-uns des aspects du problème de la compréhension entre personnes de cultures différentes, qui pré-

LE RIRE EST LE PROPRE DE TOUS LES PEUPLES

PARIS



INVASION. — « Encore une voiture américaine! » (« Carrefour », 12 août 1949.)

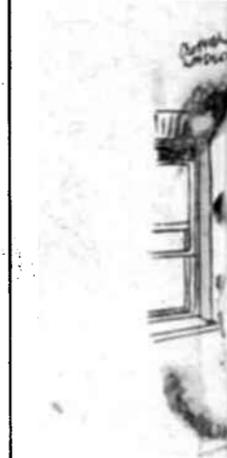


« Je crois qu'elle n'a trisme. »

MOSCOU



« Excusez-moi, je suis en retard, je croyais être invité à une conférence. » (« Krokodil », 30 décembre 1949.)



« Bonsoir, monsieur. »



... ET POURTANT MEME L'HUMOUR PEUT PARFOIS ELARGIR LE FOSSE PSYCHOLOGIQUE ENTRE CULTURES DIFFERENTES.

OMME NOUS !..."

par
Ina TELBERG

occupe actuellement les spécialistes des Sciences sociales, et qui touche à la vie quotidienne de chacun. Ce que les sociologues entendent par culture, n'est pas l'art d'un pays, peinture, sculpture, ou poésie, par exemple, mais l'ensemble des manières de penser et d'agir transmises à travers les âges, de père en fils, assimilées à des degrés divers, avec des transformations, par tous ceux qui participent à la vie du pays. Notre héritage culturel est si profondément enraciné que nous n'en avons que rarement conscience. Nos actes nous semblent « normaux », « naturels ». Nous avons tendance à considérer toute autre manière

l'intérieur des Nations Unies s'opposent au moins trois différentes consciences du temps.

L'heure du déjeuner et de la mésentente

MESSIEURS, c'est l'heure du déjeuner, nous devons suspendre la séance », annonce le président anglo-saxon, qui ne se cache pas de penser que trois repas, pris à heures fixes chaque jour, sont une des caractéristiques de la race humaine.

« Mais pourquoi ? Nous n'avons pas fini notre travail » répond, d'abord embarrassé, puis vite impatient, un délégué de l'Europe Orientale, dans le pays duquel les gens mangent quand ils en ont envie, où chaque famille mange à ses heures.

« En effet, pourquoi ? » demande



de se conduire comme « incommode », « bizarre », « déraisonnable » ou « imprévisible ». Pour le sociologue, au contraire, toute culture possède en soi une stabilité, un ordre, qui lui est propre, qui permet plus ou moins de l'étudier, de prévoir et de comprendre les réactions des individus. Mais ce n'est pas seulement par leurs discours que les délégués des Nations Unies montrent leurs différences de culture.

L'un des aspects les plus profondément enracinés, les moins conscients de toute culture est ce que les psychologues appellent la *Conscience du Temps*. A

paisiblement le délégué d'Extrême-Orient. Dans son pays, la vie et le temps semblent un courant continu dont nul n'éprouve le besoin d'interrompre le cours ; les membres du corps électoral entrent et sortent paisiblement de la salle, mangent un morceau s'ils ont faim, bavardent avec un ami s'ils en ont envie ; mais les réunions, les représentations théâtrales durent sans interruption pendant des heures, tandis que les gens vont et viennent ; ils méditent, prennent part à la conversation, contemplent le spectacle tour à tour, sans gêne, sans agitation, sans y attacher d'importance.

Que l'un ou l'autre veuille imposer sa conscience du temps : les Anglo-saxons exigent que la durée des séances soit fixée à l'avance et que les repas soient pris à des heures régulières ; les Russes s'associeront de mauvaise humeur ; les Latins s'impatienteront (jamais un Latin n'écourtera un beau discours sous prétexte qu'il est temps d'aller déjeuner). Le secrétariat s'affolera. Si la confusion se prolonge, l'hostilité grandira ; on entendra parler dans la salle de « gens déraisonnables », et si l'ordre du jour est important, on s'accusera mutuellement, ouvertement, de « mauvaise foi », de « manque de sérieux », voire de « SABOTAGE » !...

Politesse en deça des Pyrénées...

SELON les cultures, les conceptions de l'hospitalité varient également.

Quand un sociologue pénètre dans une région nouvelle, son premier soin est de se familiariser avec les règles d'hospitalité suivies par le groupe qu'il étudie. La compréhension de ces règles est la clef des relations entre les hommes. Différentes conceptions de l'hospitalité, entre les Occidentaux et les gens de l'Est, par exemple, m'ont semblé contribuer à augmenter la froideur qui règne entre les délégations. Elles ont parfois causé de fâcheux malentendus.

Bien sûr, ceci m'apparut pour la première fois au cours d'un cocktail.

Cet après-midi là, la délégation américaine recevait les autres délégations. Au fur et à mesure de la suspension des séances, la salle où l'on donnait le cocktail s'emplissait. Le bar était couvert de plateaux de hors-d'œuvre, de seaux de glace, de bouteilles. Les délégués se bousculaient, se poussaient gaiement, lançaient leurs ordres aux garçons. Les Russes étaient assis tout raides, ne mangeaient pas, ne buvaient pas. J'essayai d'offrir à l'un des délégués soviétiques un verre de vodka : il me

retint par la manche. Il semblait dans un embarras mortel.

— « Non, non, ne faites pas ça. Comment pouvez-vous ? Ce n'est pas poli ? »

Aucun Russe n'acceptera la nourriture et la boisson qu'on lui offre s'il n'y a pas été invité, plusieurs fois, et de façon pressante par son hôte. Ceci, comme les règles de l'éloquence, n'a rien à voir avec les Soviétiques, c'est un aspect de la culture russe. Le code de la bienséance fait partie intégrante des règles de vie, et remonte à la nuit des temps. Y manquer, lorsque l'on offre ou que l'on reçoit l'hospitalité, c'est manquer de modestie, faire preuve de présomption, de grossièreté, avoir, en somme de très mauvaises manières.

Les Russes quittèrent tôt la réunion. En fait de relations cordiales entre gens de cultures différentes, ce n'était pas un succès.

Ce code strict présente un autre aspect. De même que l'invité ne peut accepter de rafraîchissements que de son hôte, l'hôte doit offrir plusieurs fois son hospitalité avant qu'on ne l'accepte. Les règles de l'hospitalité américaine, où règne une simple bonne humeur, n'ont pas de contrepartie en Russie. Là-bas, la première invitation est de pure forme. Ce n'est qu'à la seconde, à la troisième, voire à la cinquième, que le Russe se considère comme bienvenu. Différents auteurs russes se sont moqués de cet aspect de leur culture, par exemple Krilov, dans la « Bouillabaisse de Demian ». Dans ce conte, l'invité est pressé de manger et de boire à tel point qu'il empoigne son chapeau et s'enfuit de désespoir. J'ai entendu à ce sujet des plaintes répétées, venant de visiteurs américains en Russie ; il existe aussi de sombres interprétations de cette coutume russe : plusieurs rapports diplomatiques signalent que les Russes poussent leurs invités à manger et à boire, ne mangent eux-mêmes que modérément, et boivent encore moins. Ceci, en fait, est parfaitement vrai, mais offrir l'hospitalité à l'occidentale semblerait à un Russe une insulte délibérée.

La conception de la vie elle-même diffère selon les cultures. Mourir de sa belle mort est l'idéal dans certaines parties du monde. Ailleurs, mourir pour sa patrie et sa foi est un destin enviable. Jamais je n'ai mieux vu ces différences, au long de mon expérience des conférences internationales, qu'au cours de la rédaction de la Déclaration des Droits de l'Homme.

« — L'homme est d'origine divine, naturellement doué de raison et de conscience », déclarèrent plusieurs délégués sud-américains.

« — Toute vie est d'origine divine, et

pas seulement la vie humaine », murmura doucement un délégué bouddhiste ; « n'est-ce pas vanité que de réserver une origine à la seule vie humaine ? »

« — L'homme n'est pas divin, il est enraciné au sol même qu'il cultive, au sol qui le nourrit », affirma le délégué d'une région agricole de l'Europe Orientale. Les Russes suggérèrent avec tact que la science faisait des réserves sur l'ensemble de la question. Le bloc anglo-saxon, dont la position n'était apparemment pas très nette vis-à-vis de la divinité de l'homme, se tint coi.

Ici, l'humour réapparaît, de façon inattendue. Je me souviens d'un quiproquo fort amusant :

« — Messieurs, déclara le délégué soviétique, ne nous conduisons pas comme un poulain dans un magasin de porcelaine de Chine ». Naturellement, il parlait russe. Le délégué chinois, qui ce jour-là, écoutait en anglais, faute d'interprète chinois, leva immédiatement la main.

« — Monsieur le Président, je voudrais que le délégué soviétique m'explique ce que vient faire la Chine au milieu de ses objections. »

« — Monsieur le Président, je n'ai rien dit de la Chine, le délégué chinois doit avoir mal compris. »

« — Monsieur le Président, j'ai clairement entendu mentionner mon pays, j'exige une explication. »

L'incident était amusant. Mais de pareils quiproquos sont souvent déploraux et parfois tragiques. Dans un monde déjà divisé par les intérêts économiques et les ambitions politiques, il est difficile d'excuser ces malentendus, dus à l'ignorance de la culture d'autrui. Aujourd'hui, les sciences sociales : psychologie sociale, anthropologie, sociologie, fournissent des instruments qui permettent de juger les actes des hommes, sans s'arrêter à l'obstacle de leur culture, si étrangère qu'elle soit. Ces outils ont été utilisés pendant la guerre, pour la guerre psychologique. Ils peuvent être employés avec autant de succès pour la paix.



N'importe qui peut apprendre une langue étrangère, mais la compréhension d'une culture étrangère demande bien davantage.

HOMMES...

NEW-YORK



pas encore saisi toutes les finesses du « Sar-
« New Yorker », 4 février 1950.)

LONDRES



ur... C'est bien ici le 24, rue Merton ? »
« London Opinion », avril 1950.)

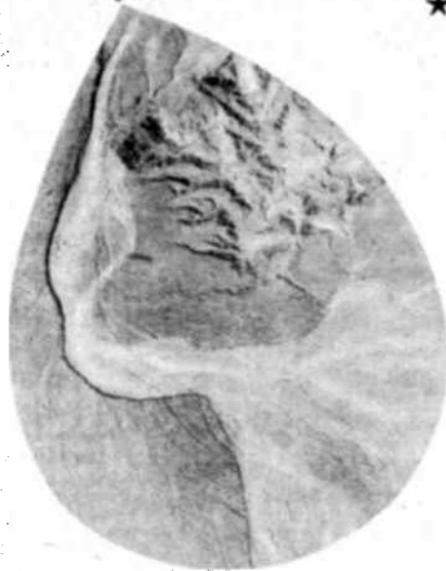
LOGIQUE QUI SEPRE DES PERSONNES

Ritchie CALDER, rédacteur scientifique du News-Chronicle de Londres et collaborateur du Département des Sciences de l'UNESCO, vient de terminer dans l'île de Chypre un voyage d'information de plus de 24.000 km. qui l'a conduit aux principaux avant-postes de « la lutte de l'homme contre le désert », depuis l'Afrique du Nord française jusqu'au Moyen-Orient. Nous avons publié dans nos derniers numéros plusieurs extraits de cet important « reportage scientifique », exécuté sous le patronage de l'UNESCO et largement diffusé dans la presse mondiale. De Nicosie, Ritchie Calder nous communique, dans un dernier article, ses impressions d'ensemble sur le voyage de onze semaines qu'il vient d'accomplir, impressions dont l'optimisme est encore renforcé par les résultats remarquables obtenus dans l'île de Chypre par des hommes qui sont en voie de remporter la Victoire sur le Désert.

ITINÉRAIRE DE BENI-ABBÈS A NICOSIE



★ « Le désert qui est l'œuvre de l'homme, de sa négligence et de son ignorance, peut être vaincu dès à présent. » Un barrage en régularisant le cours d'une rivière et en prévenant des crues dévastatrices, transformera, en quelques années, l'aspect d'une vallée. ★



Ce n'est pas par dizaines, mais par milliers que je puis lui citer des hommes et des femmes qui ont voué leur vie à la lutte contre le désert.

Ils ne sont pas seulement convaincus, ils agissent ; ils agissent non seulement parce qu'ils ont la foi ou la science, mais parce qu'ils obtiennent des résultats.

De mon poste d'observation perché à 600 mètres dans la forêt, je découvre ma « boîte à sable ». Chypre n'est pas aride, mais les pluies de la saison humide y font autant de mal que de bien. Les eaux vives que rien ne retient dévalent les pentes, laissant le roc à nu, creusant de profondes rigoles dans les terres fertiles pour déverser leur limon dans la Méditerranée.

Si l'ardent soleil d'été qui transforme le sable en poussière, allume dans l'air une fournaise, la négligence de l'homme a aussi contribué pendant des siècles à faire de cette île si riche un désert.

Mais depuis vingt ans, l'homme s'est rendu compte du danger. Des forestiers, des spécialistes de la conservation des sols, des hydrauliciens, l'Administration britannique, conjuguent leurs efforts dont j'ai constaté l'effet tout au long de mon voyage.

De mon poste d'observation, j'aperçois les traces des ravages d'autrefois : sommets dénudés, cicatrices profondes, ravines laissées par l'érosion, mais aussi verdoyants espoirs : plaines cultivées, arrosées de cours d'eau paisibles, oliviers, caroubiers, vignobles. Dans les champs, les sillons épousent les courbes de niveau pour éviter que l'eau n'entraîne les terres, au flanc des pentes les plus abruptes s'étagent des terrasses, pareilles aux jardinières qu'on pose au bord des fenêtres.

Aujourd'hui, une végétation serrée contient l'avance des dunes. Fait plus important encore, de jeunes forêts couvrent les pentes que je domine. Ces pentes étaient nues il y a cinq ans, ravagées par les chèvres, et par les insulaires qui venaient y chercher du bois, le seul combustible dont ils se servaient. Les fours à chaux qui, vus de mon perchoir, ressemblent à de jeunes volcans, fonctionnaient au bois jusqu'à ce que la loi rende obligatoire la chauffe au mazout.

Sauvage, spontanée, la nature reprend ses droits. Les cyprès de Chypre renaissent, et le désert fleurit depuis que Chypre a repris en main tout ce qui vagabonde : hommes, chèvres, sables ou vents.

Depuis des siècles, Chypre était ravagée par la malaria. Depuis qu'il y a trois ans une campagne d'extermination a été lancée contre les moustiques, le paludisme a disparu de Chypre : chaque avion, chaque bateau est désinfecté ; aucun moustique ne pénètre plus dans l'île. Je me souviens qu'Alexandre le Grand est mort de la malaria au bord des eaux de Babylone, et que les moustiques ont contribué à faire de la Mésopotamie, ce grenier du monde antique, un désert.

Dans toute l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient, j'ai vu l'homme triompher du désert.

De tout leur cœur, les savants luttent contre le désert. C'est avec joie qu'ils ont accueilli le projet de collaboration et d'échanges internationaux de l'UNESCO et la campagne qu'elle a lancée pour rappeler au monde que l'homme et le désert sont ennemis.

UN POST-SCRIPTUM

UN ancien de la VIII^e Armée, qui est rentré de Libye pour poursuivre la lutte — contre le désert, cette fois — a eu l'idée de faire construire aux écoliers des « boîtes à sable », analogues à celles dont se servent les militaires pour représenter le terrain.

Des ventilateurs figurent les vents dominants : leur souffle simule l'érosion éolienne et pousse en avant les dunes qui ensevelissent les oasis ; des filets d'eau reproduisent l'action d'érosion des cours d'eau, des allumettes font office de brise-vent, etc.

Chypre me sert de « boîte à sable ». Grande comme la Corse, l'île nous montre, en miniature, les conditions géographiques du désert, et aussi ce qu'il est possible de faire pour en triompher.

C'est pourquoi le mois prochain tous les pays du Moyen-Orient y tiendront une conférence sur la conservation des sols et les moyens d'endiguer l'avance du désert.

Au cours de mon voyage, j'ai vu deux catégories de déserts : ceux qui sont l'œuvre du climat, et ceux qui sont l'œuvre de l'homme. Dans le premier cas, les précipitations sont trop faibles pour que se développe une végétation. Le mal n'est pas sans remède s'il est vrai, comme le disent les savants sahariens, que « nous y marchons sur de l'eau ».

Rivières et lacs souterrains attendent d'être captés : on n'utilise pas assez les précipitations de rosée (« microclimat »), dont on ne comprend plus l'importance. Souvenons-nous des monticules de pierres qui, voici des siècles, en recueillant la rosée, ont permis à la civilisation de se développer dans le Negev torride et stérile où il ne tombe guère que quatre millimètres de pluie par an. Non, les déserts climatiques ne sont pas invincibles.

Mais le désert qui est l'œuvre de l'homme peut être vaincu dès à présent. Ce que l'homme a fait, il peut le défaire par son travail et son intelligence.

J'entends encore Charles Saumagne, Inspecteur général de Tunisie et vétérinaire de la lutte contre le désert, me déclarer, par une nuit de lune, sur le plateau désertique qui domine le col de Kasserine : « Si je savais seulement qu'il existe dans le monde, pour racheter la stupidité humaine, dix hommes convaincus qu'il est possible de faire pousser des fruits dans le désert, je mourrais content. »



Un exemple, aujourd'hui classique, de ce que le génie humain peut faire du désert, nous est fourni par la Palestine. Cette terre « où coulaient le lait et le miel », des savants ont entrepris de la faire renaître, avec le concours actif et éclairé de colons, d'allures et d'esprit aussi modernes que le berger dont nous publions la photo ci-dessus, colons qui, de médecins, d'avocats ou de commerçants, se sont transformés en de véritables « légionnaires du désert ».

15.000 ÉCOLES EN REPORTAGE

UNE foule d'écoliers attendait Ritchie Calder à son retour du long voyage qu'il vient de faire dans le désert. Les élèves de 15.000 écoles d'Angleterre et des millions de lecteurs de vingt-huit pays l'ont suivi depuis Beni-Abbès, en Algérie, et, en suivant la côte nord-africaine, jusqu'à l'Égypte, Bagdad, Téhéran et le nouvel État d'Israël, pour arriver à Chypre.

Son reportage avait pour thème la lutte de l'homme dans les vastes déserts de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient. Il a passionné les lecteurs de quarante journaux différents.

Il a trouvé à son retour 16.000 lettres, envoyées surtout par des écoliers. Ces articles, « Les hommes contre le désert », représentent plus qu'un important reportage, ils ont introduit un aspect nouveau dans le journalisme moderne — à savoir son utilisation directe dans les écoles pour enfants et pour adultes.

Plusieurs organisations ont participé à cette entreprise et l'UNESCO, la Commission nationale britannique, le ministère de l'Éducation en Angleterre, le « London News Chronicle » et plusieurs autres publications ont largement contribué à son succès.

Le voyageur est maintenant de retour, mais le matériel qu'il a recueilli avec l'aide de son photographe est loin d'avoir été entièrement utilisé. Avec le secours de l'English National Committee for Visual Aids in Education, on s'apprête à en tirer des films qui serviront à enseigner la géographie, l'histoire, les classiques et l'histoire religieuse. Le voyage donnera matière à d'autres articles, à des conférences, probablement même à un livre.

Le reportage de Ritchie Calder, entrepris sur l'initiative de l'UNESCO, montre comment le journalisme peut servir les buts de l'UNESCO, en faisant connaître et comprendre la lutte de l'homme contre les milieux qui lui sont hostiles, en montrant en quoi la science moderne sert l'homme, en rendant populaire la discussion des problèmes de population et d'alimentation, en expliquant enfin comment vivent les autres peuples.

Par-dessus tout, ces articles sont le témoignage du drame quotidien et de l'héroïsme que représentent les progrès souvent lents et pénibles de l'homme dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture.

En coopération avec le Poste de l'UNESCO à Montevideo



L'Uruguay a créé LE MUSÉE SCIENTIFIQUE LE PLUS MODERNE de l'Amérique latine

Le premier musée scientifique moderne de l'Amérique latine doit s'ouvrir sous peu dans le magnifique « Palacio municipal » de Montevideo. Destiné à promouvoir la vulgarisation scientifique en Uruguay, ce nouveau musée s'attachera tout particulièrement à illustrer l'importance de la science dans la vie contemporaine; il sera installé dans l'aile droite du « Palacio municipal ».

MONTÉVIDÉO, capitale de l'Uruguay, s'enorgueillit déjà de son Grand Hôpital, de son Ecole polytechnique et de son Ecole d'architecture. Elle aura également l'honneur de posséder bientôt le premier musée scientifique moderne de l'Amérique latine. Appelé à illustrer le thème : « La science et l'homme moderne », ce musée sera installé dans le magnifique « Palacio Municipal » ; ce sera le principal centre de vulgarisation scientifique du pays.

L'idée est née au cours d'entretiens que le Dr A. Establier, chef du Poste de Coopération scientifique de l'UNESCO pour l'Amérique latine, a eus avec des membres de la Commission culturelle municipale de Montevideo. La Division de la Vulgarisation scientifique du Département des Sciences exactes et naturelles de l'UNESCO a aidé à mettre au point les détails de cette entreprise avec le concours technique de M. W. Stephen Thomas, directeur du Musée d'Histoire naturelle de Rochester.

L'intention est de mettre en lumière l'importance de la science dans le monde actuel.

Si l'on affiche parfois quelque scepticisme à l'égard de la science, chacun reconnaît

néanmoins qu'aucun progrès technique n'est concevable sans la recherche scientifique et que seule l'habitude du raisonnement scientifique permet l'étude rationnelle des problèmes sociaux. Or, les musées sont l'un des meilleurs moyens de vulgarisation scientifique dont on dispose.

« L'homme doit dominer son milieu »

Voici ce qu'écrivit à ce propos M. Stephen Thomas :

« Les musées ne sont pas des institutions passives et inertes, vouées exclusivement à la conservation de spécimens rares ; ce sont, au contraire, des centres d'éducation, actifs et vivants : utilisant l'enseignement visuel, présentant les objets de façon attrayante et suggestive dans

les trois dimensions de l'espace, ils se mettent à la portée de toutes les couches de la population. Encore faut-il que les objets exposés suscitent des idées, aident à comprendre les faits et les principes que le livre n'explique pas toujours clairement. Voir, c'est comprendre. Les musées scientifiques, créés par la collectivité et pour elle, ne tarderont pas à devenir l'une des principales institutions des peuples civilisés. »

Au musée de Montevideo, des tableaux animés intitulés : « Le soleil, source de toute énergie »... « Qu'est-ce que la matière ? »... « Le cycle de l'eau »..., illustreront les grands principes de la physique. Des aimants, des conducteurs, des pendules, etc., de format réduit, que les visiteurs pourront manipuler, serviront à la démonstration des lois élémentaires de la physique. Plus loin, le visiteur pourra se documenter progressivement sur les mathématiques et leurs rapports avec les autres sciences, sur l'énergie potentielle et cinétique, sur les outils et la mécanique des peuples primitifs, enfin sur les applications modernes des principes mécaniques les plus simples. Au premier sous-sol, une section intitulée : « L'homme domine son milieu » montrera comment l'homme a modifié la nature grâce aux applications scientifiques des découvertes faites par lui dans les

domaines de l'électricité, de l'optique, de la photographie et de l'énergie atomique. Des maquettes d'usines frigorifiques, de raffineries de pétrole et d'installations hydro-électriques donneront une idée de l'industrie uruguayenne moderne.

L'évolution culturelle de l'humanité

Au deuxième sous-sol se trouvera la salle consacrée à la nature et aux principes naturels, qui seront surtout présentés du point de vue de l'Uruguay. Les visiteurs pourront s'y documenter sur le mécanisme de la croissance et de la reproduction chez les plantes et chez les animaux, sur la conservation des espèces, etc. Pour illustrer la répartition des êtres vivants, des groupes d'habitat ou de petits dioramas montreront la vie végétale et animale dans les différentes zones biogéographiques de l'Uruguay : région côtière, forêt et prairie. Dans la salle voisine, consacrée à la biologie humaine, on pourra suivre sur des modèles les fonctions du corps humain et se renseigner sur l'alimentation et les maladies de l'homme, ainsi que sur l'évolution culturelle de l'humanité.

Ce musée, qui fait honneur à l'esprit éclairé de la municipalité de Montevideo, montre assez comment l'Unesco peut contribuer à traduire les idées en réalités.

★
Pour « aseptiser » leurs restaurants

DES ÉTUDIANTS AMÉRICAINS MOBILISENT LA SCIENCE

DANS une certaine ville des Etats-Unis, les restaurants de tout ordre laissent beaucoup à désirer. Il n'était bruit dans les journaux que de la nécessité de procéder à un « grand nettoyage », dont les partisans et les adversaires s'affrontaient quotidiennement. En fin de compte, ce furent les étudiants de neuvième année des cours de biologie et d'hygiène, qui passèrent à l'action. Ils remportèrent un vif succès.

L'histoire de cette campagne d'assainissement, entreprise dans le cadre des activités scolaires, constitue le sujet d'un rapport que John S. Richardson a rédigé spécialement à l'intention de la division chargée, à l'UNESCO, de la vulgarisation scientifique. (« Introduction de la science expérimentale dans les écoles du premier et du second degré aux Etats-Unis », UNESCO/NS/PSI/9.)

Les commentaires de la presse, écrit M. Richardson, furent, pendant plusieurs jours, analysés par les étudiants. Laissant de côté les accusations non prouvées, les jeunes gens retinrent trois ou quatre problèmes particulièrement caractéristiques. Pour arriver à une juste définition de ces problèmes de propreté, ils décidèrent d'aller se renseigner sur place, dans les cafés et les restaurants. Armés de plats stérilisés et sensibilisés, ils envahirent ces endroits.

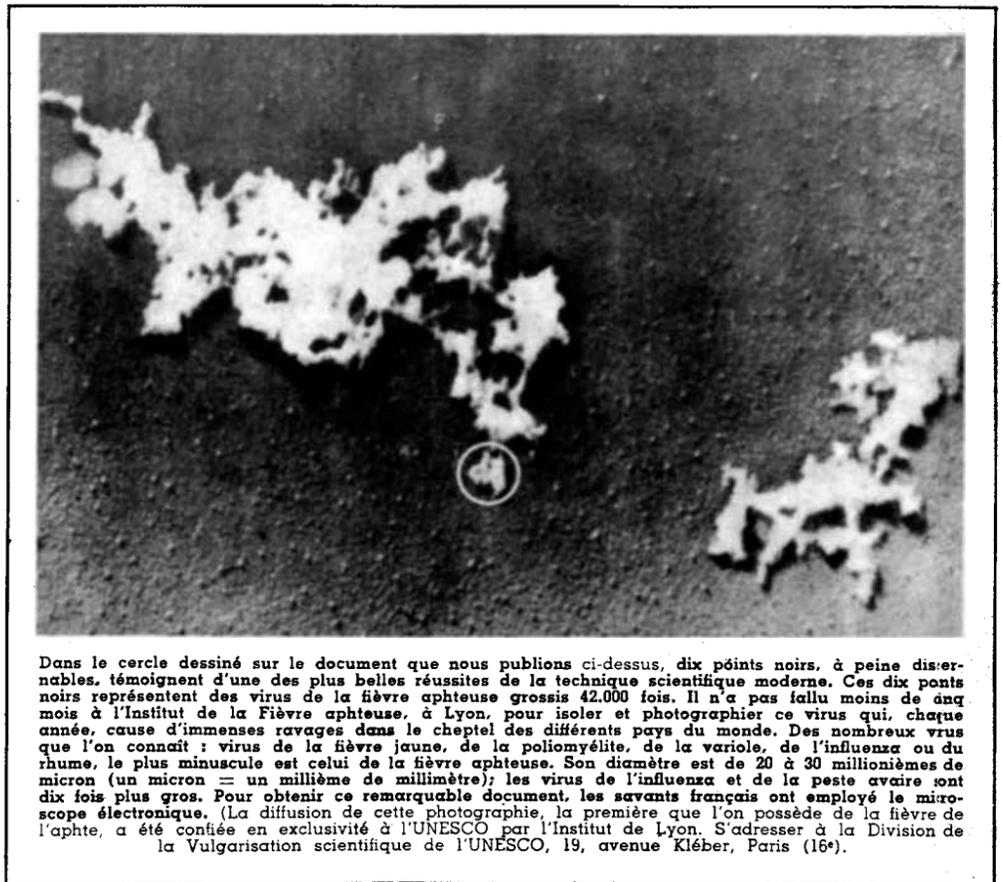
Tout fut observé : depuis les torchons jusqu'aux ongles des garçons. Des expériences comparatives furent faites, à partir de « bouillons de culture »

et sur les plats stérilisés des étudiants. Un spécialiste des questions de bactériologie fut alors invité à analyser et à comparer ces « bouillons de culture ». Les rapports établis firent l'objet de nombreuses études et expériences. Finalement, sans en parler à leur professeur, les étudiants passèrent à l'action. Ils écrivirent des lettres ouvertes aux journaux locaux, ainsi qu'àux endroits incriminés. Le résultat fut pratiquement immédiat !...

Ce rapport sera suivi d'autres, qui auront comme lui pour objet de stimuler la discussion d'une entreprise aussi complexe que délicate : apprendre aux gens à penser. L'un des meilleurs moyens d'y parvenir est de familiariser l'élève avec l'emploi des méthodes scientifiques.

Un second rapport, établi par l'Association suisse des professeurs de science est publié par l'UNESCO (UNESCO/NS/PSI/10), a pour titre : « L'enseignement de la science dans les écoles suisses du premier et du second degré ».

On peut se le procurer sur demande.



Dans le cercle dessiné sur le document que nous publions ci-dessus, dix points noirs, à peine discernables, témoignent d'une des plus belles réussites de la technique scientifique moderne. Ces dix points noirs représentent des virus de la fièvre aphteuse grossis 42.000 fois. Il n'a pas fallu moins de deux mois à l'Institut de la Fièvre aphteuse, à Lyon, pour isoler et photographier ce virus qui, chaque année, cause d'immenses ravages dans le cheptel des différents pays du monde. Des nombreux virus que l'on connaît : virus de la fièvre jaune, de la poliomyélite, de la varicelle, de l'influenza ou du rhume, le plus minuscule est celui de la fièvre aphteuse. Son diamètre est de 20 à 30 millièmes de micron (un micron = un millième de millimètre); les virus de l'influenza et de la peste aviaire sont dix fois plus gros. Pour obtenir ce remarquable document, les savants français ont employé le microscope électronique. (La diffusion de cette photographie, la première que l'on possède de la fièvre de l'aphte, a été confiée en exclusivité à l'UNESCO par l'Institut de Lyon. S'adresser à la Division de la Vulgarisation scientifique de l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris (16^e)).

DES ARTICLES SCIENTIFIQUES SONT MIS PAR L'UNESCO A LA DISPOSITION DE LA PRESSE MONDIALE

LA Division de la vulgarisation scientifique (Département des Sciences), a obtenu le droit de diffuser les articles publiés dans la revue scientifique britannique « Discovery ». Pendant une première période d'essai, l'UNESCO aura, à titre exclusif, le droit de communiquer ces articles aux publications scientifiques des autres régions du monde. Les revues scientifiques intéressées sont priées d'adresser leurs demandes de renseignements à l'UNESCO.

En outre, la « Cornell University » a bien voulu renoncer à percevoir des droits sur les « Cornell Rural School Leaflets », et ces bro-

chures pourront ainsi, par l'intermédiaire de l'UNESCO, être mises à la disposition de tous les pays. Dans toutes les régions du monde, on trouverait, certes, le plus grand profit à lire ces ouvrages, consacrés entre autres à l'étude du son, de la lumière, de l'électricité, du magnétisme, de la nature physique de la matière, de la pesanteur, ainsi enfin que de nombreux travaux d'ordre général sur la conservation des ressources naturelles.

Les « Cornell Rural School Leaflets » se sont rendus célèbres dans le monde entier par le caractère simple et familier qu'elles ont si donné à l'enseignement des sciences.

Le Film sur l'Art en Italie



RAPHAËL — « LA DEPOSITION DE LA CROIX ». En présentant ce tableau de Raphaël, le « Studio italiano di Storia dell'Arte » de Florence, a voulu avant tout éviter de réduire la vision cinématographique de l'œuvre d'art à la contemplation statique d'une composition encadrée et de détails fixes reliés et expliqués seulement par un commentaire verbal. En rapprochant, par exemple, la peinture qui se trouve à la galerie Borghèse de Rome, d'une esquisse à la plume qu'en avait dessinée Raphaël, en faisant de l'œuvre d'art une analyse basée sur les suggestions mêmes de l'artiste, le film parvient à reproduire, pour le spectateur, les opérations complexes qui s'accomplissent avant l'achèvement d'un tableau. Toute la gestation de l'œuvre d'art s'illustre et s'explique ainsi avec une force de persuasion bien supérieure à celle du meilleur commentaire verbal.

comme quelque chose à découvrir dynamiquement par le film à travers le découpage. Tandis que dans les deux premières formules du documentaire artistique, le commentaire verbal était dépourvu de toute valeur artistique et le commentaire musical tout à fait gratuit et nullement coordonné sur le plan esthétique avec le côté visuel, dans les films d'EMMER (Botticelli, Giotto, Beato Angelico, Carpaccio, Bosch), la musique est composée spécialement pour chacun des sujets et le commentaire verbal est confié le plus souvent à des artistes qui le traitent d'une façon à la fois discrète et poétique.

Cette nouvelle formule s'est répandue à l'étranger, et il y a aujourd'hui en France, en Angleterre et en Amérique maints cinéastes qui envisagent de la même façon qu'EMMER le problème du documentaire sur la peinture. Il s'agit d'une victoire du langage cinématographique et d'un essai — parmi les plus intéressants de la culture contemporaine — d'interprétation d'un art par un autre.

Le film sur l'art en Italie a une histoire relativement longue, puisque, quinze ans déjà avant la guerre, le metteur en scène Bragaglia avait tourné un documentaire sur la ville étrusque de Tarquinia. Mais il s'agissait surtout, au commencement, d'une série de productions de type didactique et éducatif, qui n'étaient pas conçues par des artistes et n'avaient aucune prétention esthétique.

Quel ordre pourrait-on donner a posteriori à une recherche essentiellement tâtonnante et souvent novatrice ?

Il y eut tout d'abord une série de films qui ne constituaient qu'une simple succession de photographies de tableaux, de statues, de monuments, etc. C'était là, évidemment, une voie sans issue, puisqu'il ne s'agit pas de transformer l'écran en un album de photographies, mais de trouver une formule respectant les véritables lois de l'esthétique cinématographique. Appartiennent à ce type de documentaires de nombreux films dédiés à Mantegna, au Titien, au Tintoret, à Paolo Uccello, etc.

Une autre tentative fut faite avec des documentaires dans lesquels on comparait des paysages réels avec les reproductions des œuvres d'art qu'ils ont inspirées. Typique en ce genre est le beau documentaire, qui date déjà de quinze ans, sur les eaux-fortes de Piranèse, célèbre graveur du XVIII^e siècle.

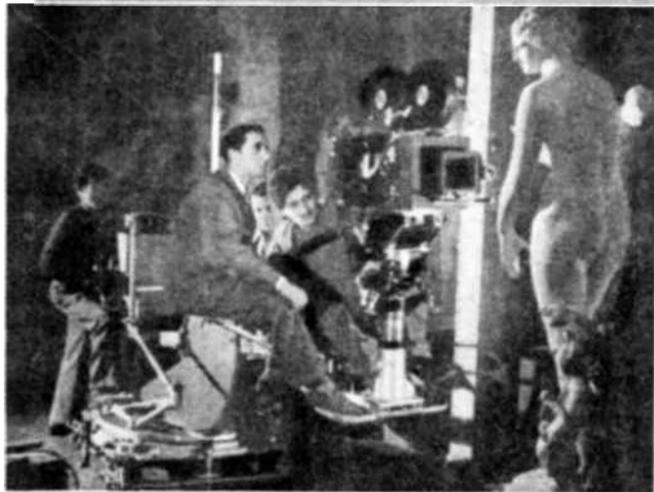


PHOTO DE TRAVAIL du film d'art italien « Le Monde des Grecs », réalisé par Cesare Ardolino et Gian-Luigi Polidoro. C'est la première fois que la grue permettant les déplacements mécaniques de la caméra est utilisée en Italie pour tourner un documentaire de ce genre.

UNESCO

* Etablir et publier un catalogue international des films traitant de la santé physique et mentale de l'enfant, telle est une des récentes entreprises de la Division du Film de l'UNESCO en collaboration avec l'Organisation Mondiale de la Santé. Paraissant en mai de cette année, ce catalogue doit faire état de quelque 800 titres. Pour chacun d'eux, le catalogue fournira la fiche technique et le résumé du contenu.

* Le cinéaste belge Henri Storck a été chargé par l'UNESCO de se livrer à une enquête internationale sur la production et l'utilisation des films pour enfants.

AUTRICHE

* Fox prépare en Autriche un film sur la vie de Freud, le fondateur de la psychanalyse.

BELGIQUE

* André Cauvin travaille à « Un chef-d'œuvre retrouvé », où « L'Agneau Mystique » se trouvera entraîné dans une sorte de roman policier. La trame en sera fournie par le vol du panneau des « Juges intègres », par le bedeau de

Saint-Bavon, à Gand, et les avatars du polyptique des frères Van Eyck, caché par les Allemands dans une mine de sel.

CANADA

* L'Office national du Film canadien a produit un film sur les Droits de l'Homme : « The World is our Town », qui vient d'être mis en distribution dans tous les cinémas du Canada.

ÉGYPTE

* Aldo Salvi et le Studio Ah-

ram ont réalisé un documentaire, commenté en plusieurs langues, sur les monastères du mont Sinaï.

ÉTATS-UNIS

* Les milieux cinématographiques de Hollywood se sont montrés très favorables à la constitution d'un comité spécial appelé à collaborer avec la Commission nationale américaine à la réalisation des buts de l'UNESCO.

* A New-York a eu lieu la première d'un film de trente minutes intitulé « Challenge : Science against Cancer ». Ce film est dû à l'initiative commune de l'Office national du Film canadien et de l'Institut du Film médical de l'Association américaine des Collèges médicaux.

FRANCE

* Paul Haesaerts, co-auteur de « Rubens », achève en France un film sur la peinture française, de Renoir à Picasso.

* A peine son « Utrillo » terminé, Pierre Gaspard-Huit a entrepris la réalisation d'un « Verlaïne », documentaire « joué » de 1.200 m.

* Vingt-deux films sur la peinture sont actuellement en chantier en France.

* L'Institut national de Sécurité a fait réaliser par des élèves de V.I.D.H.E.C. (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques) un film de 20 minutes destiné à vulgariser des préceptes clairs et précis en matière de sécurité des lieux de travail : « On te garde, garde-toi » en est le titre très explicite.

Sur l'écran du monde

INDE

* Les producteurs, distributeurs et exploitants ont constitué la Fédération indienne du Cinéma.

URUGUAY

* Enrico Gras, qui fut le collaborateur de Luciano Emmer pour la fameuse série de films d'art « Le Drame du Christ », « La Légende de sainte Ursule », « Romantisme de Venise », « Histoire du Paradis Terrestre », etc., a émigré en Amérique du Sud. Il vient de terminer un documentaire en Uruguay.

POLOGNE

* La Pologne produit maintenant ses propres projecteurs sonores pour films en 16 mm.

THÉÂTRE et TECHNIQUE

La « Revue de la Technique Théâtrale » (Die Bühnentechnische Rundschau), paraissant tous les deux mois à Berlin, a publié, au mois de février de cette année, son premier numéro depuis 1945.

La revue contient des articles et des illustrations traitant des problèmes et des aspects techniques du théâtre moderne, depuis la mise en scène jusqu'à la technique des éclairages. Elle comprend, en outre, des études sur les différentes conceptions du rôle du théâtre.

Ses auteurs se préoccupent tout particulièrement du développement d'un style de production théâtrale où ingénieurs, artistes, architectes et acteurs mettraient tous leurs efforts en commun pour réaliser une œuvre d'art parfaitement « intégrée ».

Ce numéro comprend un article d'André Boll, expert français des questions théâtrales, qui analyse les problèmes de mise en scène en s'inspirant de l'expérience du théâtre français contemporain.

Le rédacteur en chef, Walter Unruh, réunit actuellement la documentation sur la reconstruction, l'architecture et la technique théâtrales en Allemagne. Cette documentation est destinée à une Exposition du Théâtre qui s'ouvrira le mois prochain à Paris, à l'occasion du 3^e Congrès de l'Institut International du Théâtre, placé sous le patronage de l'UNESCO. On projette d'envoyer l'exposition, par la suite, dans divers autres pays.

La Revue Analytique
de l'ÉDUCATION
DE BASE



Centre
d'échanges
de l'Éducation

Dans l'Inde, comme dans tous les pays où les illettrés forment la majorité, le problème le plus grave est celui que pose le nombre restreint des professeurs. Cette photo, prise dans les Provinces Centrales de l'Inde, nous montre un jeune Hindou qui s'est transformé en instituteur pour enseigner la lecture et l'écriture à quelques amis musulmans.



UNE fois par mois, un jeune professeur d'Adilabad, petit centre rural de l'Inde, recherche, à travers une publication d'une douzaine de pages, que lui adresse l'UNESCO, de nouvelles armes pour vaincre la résistance qu'opposent à son apostolat deux de ses concitoyens, un enfant de sept ans et son père, âgé de 35 ans.

Il ne lui est pas très difficile d'astreindre le petit Ram Chandra à étudier. Le père, lui, offre plus de résistance. « Pourquoi, demande-t-il, un homme aussi pauvre et aussi peu important que moi devrait-il apprendre à lire? Pour apprendre ce qui se passe au-delà de cette vallée? A quoi bon? Pourquoi me fatiguer à lire des poèmes, fussent-ils d'un monsieur qui s'appelle Tagore? Qu'est-ce que cela me donnera; qu'est-ce que cela donnera à mon fils de le faire? »

Pendant des semaines, le professeur a discuté avec le père pour le convaincre qu'il était réellement très important, pour lui-même comme pour son fils, d'apprendre à lire et à écrire. Dans quelque temps, si tout va bien, il aura permis à ses deux élèves récalcitrants de découvrir par eux-mêmes, dans les journaux et les livres, le secret de bien des événements qui leur ont toujours paru mystérieux. Ils sauront pourquoi l'eau stagnante d'un puits ou les moustiques sont causes de dysenterie. Ils apprendront qu'il est possible, même à Adilabad, de se protéger contre cette maladie, et contre bien d'autres encore.

Le prix de l'éducation

LE but du professeur est, avant tout, d'améliorer les conditions de vie de Ram et de son père; ce ne serait pas assez qu'ils sachent un jour lire et écrire: il faut encore qu'ils apprennent à profiter de leurs nouvelles connaissances pour comprendre l'importance pratique de tel ou tel métier, pour s'intéresser aux meilleures méthodes agricoles, et ainsi de suite.

L'éducation, telle que la veut le professeur de Ram, doit mettre tout homme en relation avec le monde entier: l'expérience, la sagesse, la science de tous les peuples sont ce qu'il veut offrir à la famille Chandra pour combattre la maladie, pour relever son niveau culturel, en un mot pour lui permettre de vivre une vie plus riche spirituellement et matériellement.

Ce but, c'est aussi celui de milliers d'autres éducateurs, non seulement dans l'Inde, mais aussi en Italie méridionale, en Indonésie, en Tunisie, au Chili, chez les Esquimaux du Groenland, partout où se poursuit une campagne d'éducation populaire qui vise, au-delà de l'« alphabétisation » proprement dite, à transformer un milieu social.

Pour mener cette lutte, une multitude de moyens sont expérimentés et utilisés dans toutes les régions du monde; des livres, des affiches sont publiés dans toutes les langues. Ce pourra être, par exemple, un manuel élémentaire préparé pour des volontaires de l'« alphabétisation » par le Ministère de l'Éducation du Mexique; ou encore, une collection de brochures, publiée à Londres, pour des adultes qui viennent d'apprendre à lire. Un

film d'un service spécialisé de la Rhodésie du Nord montre comment l'on peut organiser la lutte contre l'analphabétisme dans le cadre d'une coopération où chacun aide un camarade à apprendre à lire et reçoit lui-même l'aide de quelqu'un. Ces livres, ce film, les personnes intéressées peuvent les obtenir. Mais à condition, bien entendu, qu'elles sachent qu'ils existent!...

Jusqu'à tout récemment encore, cela n'était pas facile pour un petit professeur des montagnes du Chili ou d'Adilabad. Aujourd'hui, cette information lui est fournie régulièrement par une publication d'une douzaine de pages de l'UNESCO: « La Revue analytique de l'Éducation de base ». Grâce à cette revue, le professeur de Ram se tient au courant des publications et des films les plus récents sur le sujet qui l'intéresse; cette revue a pour lui la même utilité que les résumés analytiques pour les chimistes ou les médecins.

En feuilletant un des numéros de cette Revue, il y trouvera mentionné, par exemple, un rapport sur « le Développement des émissions radiophoniques destinées aux indigènes de l'Afrique centrale », accompagné d'une liste des programmes d'une semaine et d'une courte étude sur les difficultés rencontrées par les personnes chargées de ces émissions et sur les progrès réalisés jusqu'ici. Il est inutile de souligner l'intérêt d'une semblable information pour les éducateurs qui veulent utiliser la radio dans certaines régions rurales où les habitants n'ont de contact avec le monde que grâce à

quelques postes de T.S.F. La Revue signale aussi la publication d'une étude sur l'œuvre d'éducation entreprise, à Rome, auprès d'un groupe de 250 analphabètes. L'étude contient, précise-t-on, d'intéressantes observations sur les méthodes de « self-government » dans les communautés d'enfants et sur l'utilisation des bibliothèques.

Pour les « ex-illettrés »

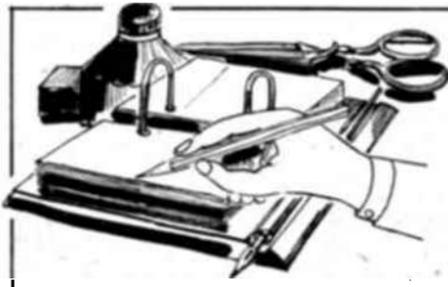
LA « Revue analytique » attire aussi l'attention de ses lecteurs sur les livres qui peuvent être utiles pour compléter l'œuvre d'« alphabétisation ». Certaines brochures, destinées à des « ex-illettrés », indiquent, d'une façon claire et précise, comment les habitants d'un village peuvent empêcher l'érosion de leurs terres, comment leurs conditions de vie peuvent être améliorées; d'autres, encore, comment l'on peut faire des films éducatifs. Chaque ouvrage mentionné est accompagné d'une analyse et de tous les renseignements (prix, nom de l'éditeur, etc.) dont une personne qui voudrait se le procurer pourrait avoir besoin.

La « Revue analytique » est publiée en français, en anglais et en espagnol. Elle est distribuée aux bibliothèques, aux écoles normales, aux missions d'éducation populaire et aux autres centres qui, dans les diverses régions du monde, ont le plus besoin d'une information de cette nature. Par l'intermédiaire de ces organismes, elle atteint les « praticiens » qui, aux pre-

miers lignes de la lutte contre l'ignorance, enseignent dans les villages, dans les montagnes, ou même dans certains quartiers miséreux des grandes villes.

Cette publication est préparée par groupe de spécialistes du Centre d'échanges sur l'Éducation de base de l'UNESCO. Ce même Centre publie en outre un « Bulletin » trimestriel, dont le but est d'attirer l'attention des éducateurs sur les projets et les expériences des différents pays. Dans le numéro d'octobre 1949, un article de treize pages était consacré à une instructive expérience d'éducation des adultes chez les Ibos, au Nigéria; d'autres articles analysaient certains aspects de l'éducation populaire en Inde, en Égypte, en Chine et en Amérique latine.

Les spécialistes de l'UNESCO ont également mis au point certains moyens d'éducation audio-visuels ainsi que des expositions, pour diffusion dans les régions où se poursuivent des campagnes contre l'analphabétisme et destinées à faire connaître les méthodes les plus modernes d'enseignement. Dans ce domaine, le but de l'UNESCO est avant tout d'aider les « praticiens » de l'éducation populaire, pour que ceux-ci, à leur tour, puissent plus facilement « aider d'autres hommes à avoir une vie plus riche, à s'adapter à un monde en constante transformation, à développer ce que leur civilisation a de meilleur, à prendre leur place dans le monde moderne et à vivre dans la paix et la concorde ». (UNESCO.)



Joseph-Louis Gay-Lussac

La vie de ce fils de paysans pauvres, qui apprit tout seul les mathématiques, n'est qu'une suite impressionnante de découvertes. En physique comme en chimie, GAY-LUSSAC fut un des plus prodigieux fondateurs de la science moderne; on lui doit le premier énoncé de la loi sur les combinaisons des gaz... la découverte du bore et de l'acide borique, du cyanogène et de l'acide prussique... l'invention du baromètre à siphon... Lorsqu'il mourut, le 9 mai 1850, ce savant philosophe avait scellé l'union de la physique et de la chimie.

Fridtjof Nansen

Ses exploits d'athlète et d'explorateur polaire auraient suffi à la célébrité de NANSEN: c'est à lui pour une bonne part que l'on doit la vogue du ski et des sports d'hiver. Mais il fut surtout un homme profondément dévoué à la justice et à la paix.



En 1918, il se consacra au rapatriement des prisonniers de guerre. Mais trois ans plus tard, il ne put convaincre la Société des Nations de participer à la lutte contre la famine en Russie. Il se mit au travail avec l'aide de la Croix-Rouge et, presque sans aucun appui gouvernemental, mais en utilisant sans distinction de croyances ou de partis toutes les bonnes volontés, parvint à sauver un million et demi de vies humaines. Lors-

Anniversaires

IL y a juste un an aujourd'hui... Il y a cent ans... Il y a mille ans... Chaque jour de l'année, un anniversaire, une fête familiale ou publique confirment la profonde vérité de cette pensée d'Auguste Comte: « Avant d'être Coopération, la Société est commémoration. » Il faut pourtant choisir. Choix arbitraire: aux quelques dates que nous proposons pour mai, cinquième mois du Calendrier Grégorien, le lecteur ajoutera d'autres fêtes: il méditera sur d'autres expériences.

qu'en 1923, il reçut le prix Nobel de la Paix et qu'un éditeur danois y eut ajouté une somme égale, Nansen consacra cette fortune à la fondation de fermes modèles en Russie. Délégué de la Norvège à Genève, puis ambassadeur à Londres, il mourut le 13 mai 1930.

La première liaison commerciale
Dakar-Natal

Le 12 mai 1930, un hydravion de cinq tonnes et demi s'arracha du fleuve Sénégal pour s'élaner au-dessus de l'Atlantique; le monde le suivit avec ce mélange de scepticisme et d'effroi que l'aviation savait encore susciter, il y a vingt ans. Il s'agissait d'une expérience, qui réussit grâce à la ténacité d'un pilote: Jean MERMOZ. Pour la première fois, 130 kilos de poste avaient franchi la mer en 21 heures. Puis un imposant relais continuait de Rio-de-Janeiro à Buenos-Aires, franchissait la Cordillère des Andes; des lettres parties de Toulouse le dimanche étaient distribuées le mardi au Brésil, le mercredi en Argentine et le jeudi au Chili.

José Santos Chocano

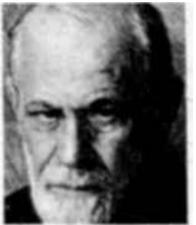
Ce poète chilien, qui naquit à Lima, le 14 mai 1875, fut un des premiers à chanter la nature américaine, et sa poésie ressemble à une forêt vierge. « Walt WHITMAN tient le nord », disait-il, « je possède le sud ». Son premier recueil, nourri de socialisme, lui valut la prison. Plus tard, étranger à tout parti comme à toute école, il s'efforça d'unir dans son œuvre, l'Espagne et l'Amérique: il se sentait « Indien et Espa-

gnol, conquistador et adorateur du soleil... ».

L'interprétation des Rêves

Il y a cinquante ans, Sigmund FREUD publia à Vienne « Die Traumdeutung ».

(Interprétation des Rêves). Ce digne professeur commettait l'acte le plus audacieux; des fondateurs subconscientes, il exhuma le choc psychique de la première enfance; il soulignait l'importance de la sexualité et des maladies nerveuses qu'en provoque le refoulement. Depuis lors, ses découvertes et ses conclusions ont cessé d'influer sur la psychiatrie, l'anthropologie, la sociologie et l'éducation. En outre, elles ont marqué toute une génération d'artistes et d'écrivains dans le monde entier.



Robert Koch

Médecin de village en Prusse, Robert KOCH avait d'abord étudié, d'après Pasteur, le bacille du charbon et fut le premier à donner un tableau complet de cette maladie. C'est en 1882 qu'il présenta à l'Association de Physiologie de Berlin sa découverte du bacille de la tuberculose — retrouvant ainsi la tradition de l'école hippocratique sur le caractère contagieux de cette maladie. Chercheur infatigable, Koch mourut, il y a quarante ans, le 27 mai 1910, au retour d'un voyage scientifique en Inde et en Afrique équatoriale.

LA PAIX RÉPARE LA GUERRE !

L'ITALIE



« ... UN CHEF-D'ŒUVRE DE L'ART HUMAIN. » Au milieu de l'été 1944, le monde civilisé tout entier apprit avec un sentiment d'angoisse que les troupes allemandes en Italie manifestaient l'intention de s'opposer devant Florence à la progression des forces alliées. Dans une proclamation justement célèbre, le G.O.G. allié rappela alors que Florence tout entière « devait être traitée comme un chef-d'œuvre de l'art humain ». Néanmoins, la guerre n'a pas épargné cette merveilleuse cité qui, disait Renan, « après Athènes a le plus fait pour l'esprit humain ». L'UNESCO, pour sa part, s'intéresse activement à l'œuvre importante de restauration que les Italiens, à la suite des dommages causés par les combats de 1944, ont dû entreprendre aux Uffizi, « un des tout premiers musées d'Europe, qui doit être mis sur le même plan que le Louvre, le Prado, l'Ermitage ou le Kunsthistorisches de Vienne. »

ET SON PATRIMOINE ARTISTIQUE

Par Mario ROSSI

Étant donné l'importance des dommages et les faibles moyens dont ils disposent, les techniciens italiens doivent faire, chaque jour, des miracles d'ingéniosité. A Bolzano, par exemple, les spécialistes chargés de restaurer le toit de la cathédrale (ci-contre, à gauche) du rent, faute de bois, remplacer les solives par une structure de ciment armé et composé avec des matériaux de la région.

À parcourir aujourd'hui l'Italie, on a souvent peine à croire que, voici cinq ans à peine, une guerre dévastatrice remontant lentement la péninsule de la Sicile aux Alpes semait partout la désolation et la ruine.

Les ponts sont réparés, les routes dégagées des décombres, les églises reconstruites et les grandes œuvres d'art restaurées. Des villages entiers, rasés par les Allemands ou victimes des bombardements alliés, ont repris leur place. Tous les Italiens ont travaillé d'un même cœur à reconstruire leur pays, à reconstruire leur patrimoine artistique.

Tâche difficile s'il en fut ! La guerre n'avait pas épargné les magnifiques monuments du passé. Certains sont perdus à jamais, comme l'Abbaye de Mont Cassin, le pont Santa Trinita, et les palais médiévaux proches du Pont Vecchio à Florence. D'autres, moins gravement endommagés, ont pu être restaurés avec une compétence qui fait honneur au génie italien.

Il reste encore beaucoup à faire. Les plus petits fragments sont scrupuleusement remis en place. Les colonnes, même gravement endommagées, ne sont pas remplacées, mais renforcées à l'aide de ciment ou par d'autres procédés modernes. Les tableaux déchiquetés sont reconstitués pièce par pièce, et s'il manque un morceau, on en indique la place par un pointillé. Si l'on considère l'importance des



destructions, c'est Naples qui, de toutes les villes italiennes, a dû déployer le plus d'efforts pour reconstituer ses collections d'antiquités et d'œuvres d'art. Déjà, la restauration de l'église San Martino, de la Floridiana, du Musée national et du Musée pompéien est presque achevée. Celle de certains magnifiques monuments, tels que la Coupole du Gerolomini, la chapelle de Sant'Anna dei Lombardi, les colonnes écroulées de la Maison du Faune, et la maison d'Edipo Rufo à Pompéi, a été particulièrement délicate.

Florence se hâte, elle aussi, de restaurer ses monuments artistiques. Les plans du nouveau pont Santa Trinita sont déjà soumis à l'approbation du Ministère des Travaux publics. Les quartiers qui bordent l'Arno et que les Allemands avaient démolis avant de se retirer se relèvent rapidement, reproduisant fidèlement l'architecture originale. La Galerie des Uffizi, où sont exposés quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus vénérés de la Renaissance, est entièrement réparée. La rapidité de ce relèvement est due notamment à la coopération des Alliés. Les travaux préliminaires ont été exécutés en grande partie par la Section des monuments, des Beaux-Arts et des Archives de la Commission de contrôle alliée. Cette section, à son tour, a été aidée dans sa tâche par le Comité spécial pour la protection des œuvres d'art dans les zones des Armées. Ce Comité, créé sous les auspices de l'« American Council of Learned Societies », avait établi la liste des monu-



ments qui risquaient d'être endommagés. Ces monuments furent signalés par des cercles rouges sur les cartes spéciales distribuées aux aviateurs alliés.

Les Alliés ont aidé l'Italie à récupérer les œuvres d'art pillées par les Allemands. Au début, les Allemands se contentaient d'exporter des œuvres d'art « achetées » à des particuliers ou à des antiquaires. Mais à partir de septembre 1943, lorsque l'Italie eut signé l'armistice avec les Alliés, ils soumettent à un pillage systématique les collections publiques, sous prétexte de les protéger.

D'après M. Guido Gonella, actuellement ministre de l'Éducation, les œuvres d'art qui se trouvaient au Musée national et à la Pinacothèque de Naples ainsi que les trésors les plus précieux des églises furent entreposés dès le début de la guerre dans trois centres éloignés de tout objectif militaire : l'Abbaye de la Cava dei Tirreni, le Couvent de Mercogliano et l'Abbaye de Mont Cassin. Lorsqu'ils fortifièrent le Mont Cassin, les Allemands expédièrent vers le Nord tout ce que contenait cet immense entrepôt. Confiés aux services allemands de protection des œuvres d'art (Kunstschutz), qui ne tolérèrent à aucun moment l'intervention des Italiens, ces chefs-d'œuvre furent promenés en camions de ville en ville, maintes fois chargés et déchargés, souvent endommagés. Certains, tombés aux mains de la Division aéroportée « Goering », furent envoyés en secret à Berlin, en hommage au Maréchal. Le reste fut entreposé au Palazzo Venezia,

ancienne résidence de Mussolini à Rome.

Dès la libération de la capitale, un inventaire des Musées napolitains révéla que des chefs-d'œuvre d'une valeur artistique et marchande inestimable avaient été pillés : la « Danaé » du Titien, « La Parabole des Aveugles », de Pieter Bruegel, « La Courtisane Antée » du Parmesan, « L'Apollon Citharède », l'une des plus belles statues découvertes à Pompéi et toute la riche collection de bijoux pompéiens. A la même époque, des expositions et des manifestations étaient organisées à Berlin pour l'arrivée de la Danaé du Titien.

Lorsque Berlin fut soumis à des bombardements massifs, les trésors artistiques pillés en Italie furent entreposés dans une mine de sel, à Alt-Aussée, près de Salzbourg. C'est en mars 1945 qu'ils y furent transportés par camion. En raison de la neige, le voyage se fit en deux étapes. Les statues étaient enfermées dans de méchantes caisses; les peintures n'étaient même pas protégées. On sait maintenant que des officiers de renseignement italiens, munis d'instructions spéciales, suivirent secrètement le convoi jusqu'à destination et firent parvenir un rapport détaillé à leur gouvernement. Ces renseignements furent par la suite transmis aux autorités alliées.

Lorsque l'armée américaine occupa l'Autriche de l'ouest, le dépôt fut pris en compte par le Service militaire des Beaux-Arts qui en fit transporter le contenu à Munich, dans l'ancienne maison du parti nazi. C'est là que furent entreposées toutes les œuvres d'art récupérées en Allemagne du Sud. Après une patiente restauration, les chefs-d'œuvre italiens retrouvèrent enfin leur place.

De nombreux trésors artistiques pillés dans les musées de Florence purent également être retrouvés. Les Allemands avaient emporté 58 caisses contenant des statues de marbre et de bronze, dont les chefs-d'œuvre de Donatello et de Michel-Ange, 26 caisses de sculptures grecques ; 291 grands tableaux parmi lesquels des œuvres de Titien, de Botticelli, de Raphaël et de Murillo et 25 caisses environ de tableaux de moindres dimensions. Les armées alliées retrouvèrent en Italie du Nord tous ces chefs-d'œuvre et les restituèrent à leurs propriétaires.

Il reste encore beaucoup à faire, notamment dans les petites villes qui ne le cèdent en rien aux cités les plus célèbres par la splendeur des monuments du passé. Mais l'on peut être assuré que les Italiens ne négligeront aucun effort pour effacer jusqu'à la dernière trace des destructions de la guerre. Les projets de la Division des Beaux-Arts ne laissent aucun doute à cet égard.



La restauration des œuvres d'art exige du spécialiste italien des qualités qui en font sans doute un des meilleurs techniciens du monde. A la Galerie des Offices, par exemple, il ne disposait que des seuls appareils qui ont échappé à la guerre; malgré ces difficultés, des résultats remarquables ont été obtenus, auxquels de nombreux experts ont rendu hommage.

Le Courrier
UNESCO

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
MAISON DE L'UNESCO
19, avenue Kléber, PARIS-16^e

★
Rédacteur en chef : Peter Du Berg
Secrétaire de rédaction (Édition française) :
R. GRENIER

★
Toutes reproductions autorisées

★
Imprimerie GEORGES LANG, 11, rue Curial
Paris. Unesco Publication 527.

Distribué par N.M.P.P.
UNESCO Publication 707